



MÉMOIRE DE FIN D'ÉTUDES BACHELOR CINÉMA ET AUDIOVISUEL

LES FILMS DYSTOPIQUES

MIROIRS OU CRÉATEURS DES
PEURS CONTEMPORAINES ?

Mary EYRAUD
2024 - 2025
A.I.&S

Bruno NOVAT PLANTIER

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma sincère reconnaissance envers tous ceux qui m'ont apporté leur soutien tout au long de ce projet.

Je souhaitais tout d'abord exprimer ma gratitude envers Monsieur Bruno Novat-Plantier, mon encadrant référent pour son soutien, ses recommandations et sa bienveillance pendant toute la durée de ce projet.

De plus, je voulais également remercier toute l'équipe éducative pour leur soutien tout au long de mon cursus en Bachelor Réalisation Cinéma et Audiovisuel, ainsi que mes amis et camarades pour les conversations, les encouragements et les débats qui ont plusieurs fois servis à nourrir ce mémoire.

Pour finir, je tiens à dire un grand merci à ma famille et mes proches pour leur soutien moral et leur patience.

Ce mémoire est également le résultat de tous ces encouragements, de ces lectures, de ces discussions parfois impromptues mais toujours stimulantes. Merci à toutes les personnes qui, directement ou indirectement, ont participé à sa réalisation.

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	1
SOMMAIRE	2
RÉSUMÉ	3
INTRODUCTION	4
I. UTOPIE ET DYSTOPIE	6
A. Frontière entre utopie et dystopie	6
B. Complémentarité ou opposition ?	11
II. AVERTISSEMENTS OU CATHARSIS	15
A. Les films dystopiques comme catharsis collective	15
B. Les films dystopiques comme avertissements	19
III. REFLET DES PEURS CONTEMPORAINES	22
A. Le genre dystopique : un miroir des sociétés modernes	22
B. Les thématiques récurrentes dans les dystopies contemporaines	26
IV. UN IMAGINAIRE ET NON UNE VÉRITÉ	35
A. La distorsion de la réalité	35
B. Les dystopies comme métaphores et non comme prophéties	36
C. La nécessité d'un esprit critique face aux valeurs présentées	37
D. L'importance de différencier fiction et réalité	38
CONCLUSION	40
BIBLIOGRAPHIE	42
TABLE DES MATIÈRES	46

RÉSUMÉ

Ce mémoire explore l'univers des films dystopiques en analysant leur lien avec les utopies, leurs thématiques récurrentes, et la manière dont elles nous servent à réfléchir sur notre monde actuel.

INTRODUCTION

Je me suis souvent demandé pourquoi les films dystopiques m'attiraient autant, alors qu'ils racontent des histoires parfois si sombres, presque terrifiantes, dépeignant des mondes d'horreur. Et pourtant, je trouve un grand intérêt à regarder ces films et débattre sur les différents sujets que ceux-ci apportent. Margaret Atwood¹ dit quelque chose qui résonne énormément en moi : « Les dystopies ne sont pas seulement des projections de mondes imaginaires, mais des reflets exagérés des peurs et des tensions de notre époque. » Et George Orwell², lui aussi, disait que « Les dystopies ne prédisent pas l'avenir, elles révèlent les peurs cachées de notre présent. » Pour moi, ces phrases disent tout : les dystopies, ne sont pas de simplement des films de divertissement, mais ce sont des sortes de miroirs qui déforment ce qu'on vit aujourd'hui pour mieux nous faire comprendre ce qui se passe autour de nous et permettent d'ouvrir en nous un nombre infinis de questions sur notre existence, nos sociétés, le bien et le mal, etc... Pour moi, ces récits me permettent de réfléchir philosophiquement, sociologiquement, psychologiquement à notre vie de tous les jours et remettre en question tout ce que l'on prend pour acquis.

À l'heure actuelle, lorsque nous observons le monde, tant de choses nous préoccupent. Par exemple, aux États-Unis, on observe une atmosphère tendue marquée par les disparités sociales, la surveillance à grande échelle et l'escalade constante des disputes politiques. Ensuite, la situation en Afghanistan, marquée par des conflits et des injustices, paraît si éloignée. Et pourtant, ces histoires de contrôle, de résistance et d'oppression nous touchent aussi. Ces aspects montrent que les films dystopiques ne sont pas uniquement des créations de fiction, mais des miroirs de problèmes très réels.

C'est ce qui m'a poussé à écrire cette thèse : tenter de comprendre comment ces films se connectent à notre époque. Est-ce qu'ils ne font que refléter nos peurs, ou est-ce qu'au contraire ils participent à les créer, à les amplifier ? Ce qui m'intéresse, c'est ce lien entre l'imaginaire et le réel, entre la fiction et ce qu'on vit tous les jours, souvent sans trop y penser.

Alors, la grande question que nous explorerons ici est la suivante : Les films dystopiques sont-ils influencés par les peurs contemporaines, ou participent-ils activement à la création et à la diffusion de celles-ci ?

Pour répondre à cette question, nous procéderons en quatre temps.

Nous introduirons en premier lieu les concepts d'utopie et de dystopie, en présentant les origines historiques du terme "utopie" (Thomas More, 1516) et son évolution en réaction aux utopies dans les mouvements littéraires et philosophiques. On y examinera également la frontière floue entre utopie et dystopie, et comment une utopie peut devenir une dystopie à travers des exemples littéraires et cinématographiques.

¹ Romancière, poète et critique littéraire canadienne.

² De son vrai nom Eric Arthur Blair, c'est un écrivain, essayiste et journaliste britannique.

Dans la deuxième partie, l'analyse se concentrera sur la manière dont les films dystopiques servent de miroir aux préoccupations contemporaines. On se penchera également sur la fonction des films dystopiques, à la fois comme catharsis collective et avertissements.

La troisième partie quant à elle, retracera l'origine et l'évolution du genre dystopique au cinéma, en étudiant des films comme *Metropolis* (1927), *The Day the Earth Caught Fire* (1961), *Blade Runner* (1982), et *The Hunger Games* (2012) seront étudiés dans leurs contextes historiques et les thématiques qu'ils abordent. On y explorera comment ces films peuvent offrir une expérience émotionnelle intense en permettant aux spectateurs de vivre des angoisses et des luttes dans un cadre fictif, tout en servant de mise en garde contre les dérives politiques, sociales et écologiques actuelles.

Pour conclure, nous insisterons sur l'importance pour les spectateurs de garder un esprit critique, étant donné que ces mondes dystopiques, bien qu'ils évoquent des menaces tangibles, sont avant tout le fruit d'imaginaires et non la reproduction fidèle de la réalité. Il est essentiel de distinguer entre la fiction et la réalité, tout en admettant l'impact considérable des films dystopiques pour éveiller une sensibilité et une analyse critique de la situation présente du monde.

C'est un thème captivant, car il combine le cinéma, la société et des problématiques très contemporaines. Mon souhait est que ce travail de recherche incite d'autres à s'interroger également et, surtout, à rester vigilants face à ce qui nous est présenté, que ce soit dans les médias ou dans la réalité.

I. UTOPIE ET DYSTOPIE

A. Frontière entre utopie et dystopie

1. Définition de l'utopie

D'après la définition du dictionnaire en ligne *L'internaute*, l'utopie est définie comme « Projet ou récit d'un idéal imaginaire et illusoire. » Ce terme, a été créé par Thomas More (1475-1535) pour le titre de son œuvre *Utopia*, publiée en 1516. Il est construit à partir du grec, où Thomas More voulait désigner l'île d'Utopie comme un lieu (topos) à la fois « idéal » (eu-) et « non-existant » (ou). Dans cet ouvrage, More décrit les vices de la société anglaise de l'époque pour provoquer le changement en proposant un modèle de société idéale. Cet ouvrage avait pour but d'explorer de nouvelles possibilités, d'inviter le lecteur au changement et de déclencher une évolution dans l'organisation des choses. L'utopie était alors une façon de créer un espace de réflexion critique, de prendre du recul par rapport aux modes de fonctionnement et aux modes de vie de l'époque et d'opérer des transformations dans l'imaginaire pour susciter des changements et des améliorations au bénéfice du plus grand nombre.

Dans ses livres, More raconte une histoire à travers un narrateur intermédiaire. Divisé en deux parties, le premier livre explore une réflexion critique sur le système de gouvernance en Angleterre et aborde certains des maux de l'époque, tels que l'injustice et l'inégalité sociale. Dans le deuxième livre, il nous décrit les paysages de l'île, la vie quotidienne, l'organisation sociale, économique, religieuse et culturelle.

Avec ses deux livres, l'utopie de Thomas More offre l'accès à une société juste, égalitaire et fonctionnelle, résultat d'un socialisme d'état, de travail collectif, de pacifisme, pluralisme religieux et d'absence de propriété privée.

La société utopique porte de nombreuses caractéristiques variées en fonction des idéologies proposées par différents penseurs ou écrivains. Cependant, il y a certaines caractéristiques communes qui reviennent souvent.

Tout d'abord, une société utopique se distingue par l'absence de hiérarchies injustes et de discriminations. Tous les individus ont les mêmes droits et opportunités, quelle que soit leur origine, leur statut social ou leur genre. Ensuite, la pauvreté est éliminée et les ressources sont réparties de manière équitable. Chacun a accès à ce dont il a besoin pour vivre dignement, y compris les biens matériels, les soins médicaux et l'éducation. Également, les membres de la société vivent en harmonie, avec des relations basées sur le respect mutuel, la coopération et l'entraide. La solidarité est un principe fondamental. De plus, les décisions politiques sont prises de manière démocratique, avec la participation active de tous les citoyens. L'intérêt collectif prime sur les intérêts individuels ou privés. Aussi, une société utopique respecte les libertés individuelles, telles que la liberté d'expression, de pensée et de choix. Les individus peuvent s'épanouir sans être opprimés ou soumis à des contraintes inutiles. De plus, cette société

maintient un équilibre écologique, avec une gestion responsable des ressources naturelles et un respect profond de l'environnement. La durabilité et le respect de la planète sont des valeurs essentielles. L'éducation est également accessible à tous, quel que soit l'âge, le statut social ou les origines. Elle vise à former des individus éclairés, responsables et capables de contribuer positivement à la société. Un autre point important des sociétés utopiques est leur pacifisme. Elles ont une résolution des conflits basée sur le dialogue et la compréhension mutuelle. Les guerres, les conflits armés et les violences sont évités. Le bien-être collectif et individuel est également un élément important. Ces sociétés se préoccupent du bien-être de chacun, en garantissant des conditions de vie favorables à l'épanouissement personnel et à la santé physique et mentale. Enfin, dans de nombreuses utopies modernes, les avancées technologiques sont utilisées pour améliorer la vie des individus et pour résoudre les problèmes sociaux et environnementaux, sans compromettre les valeurs humaines.

Toutes ces caractéristiques sont définition de société idéale, parfaite et harmonieuse.

Ces univers utopiques ont plusieurs utilités pour nous spectateurs. Tout d'abord ils nous permettent de nous évader de la réalité quotidienne et d'imaginer un monde meilleur. Ce type d'univers nous offre un contraste avec les imperfections du monde réel, ce qui peut apporter une forme de réconfort ou d'inspiration. Ils nous permettent également de pouvoir nous interroger sur ce qui serait possible dans un monde où les conflits, les inégalités ou les souffrances sont résolus. De plus, même si un univers utopique semble parfait, il peut aussi soulever des questions sur ce que cela signifie pour la société actuelle. Montrant un monde idéal, les créateurs d'œuvres utopiques peuvent nous amener à réfléchir aux problèmes de nos propres sociétés, à ce qui manque ou ce qui pourrait être amélioré. Cela peut également offrir une critique implicite des idéologies ou des systèmes actuels. Les utopies permettent également souvent de pouvoir exposer les idéaux humains, comme la justice, l'égalité, la paix et l'harmonie. Ces mondes imaginaires nous donnent l'opportunité de réfléchir à ce que nous considérons comme essentiel pour notre société « idéale », tout en réfléchissant à nos propres croyances et valeurs. Aussi, une utopie peut offrir des pistes de solutions à des problèmes réels, en proposant des idées novatrices ou des systèmes alternatifs. Par exemple, elle peut offrir un modèle d'organisation sociale, politique ou économique qui nous donne une idée sur comment réformer ou repenser certains aspects de la réalité. Enfin, les utopies sont souvent des mondes harmonieux où les personnages mènent une vie épanouie, ce qui peut procurer une sensation de bien-être ou d'espoir. Cependant, elles peuvent être utilisées pour souligner que la perfection n'existe pas, en mettant en lumière des contradictions ou des imperfections cachées dans ces mondes idéalisés. Cela peut susciter une réflexion plus profonde sur la nature humaine et les limites de la perfection. En somme, les univers utopiques offrent un espace pour rêver, réfléchir et questionner, tout en nous permettant de nous prêter dans des futurs possibles ou d'explorer des valeurs profondes. Ils sont à la fois un miroir et un terrain de jeu pour l'imaginaire collectif.

2. Définition de la dystopie

D'après la définition du dictionnaire en ligne *L'internaute*, la dystopie est définie comme « contraire de l'utopie, la dystopie fait le récit d'une société imaginaire difficile ou impossible à vivre, pleine de défauts, et dont le modèle ne doit pas être imité. » La première utilisation du terme « *Dystopia* » vient du philosophe et économiste politique britannique, John Stuart Mill, dans un discours de 1868 au parlement britannique pour dénoncer la politique gouvernementale à l'égard du territoire irlandais. John Stuart Mill usa du terme pour définir le dysfonctionnement interne d'une société et ainsi exprimer une « utopie en sens contraire ».

« *Il est peut-être trop complaisant de les appeler utopistes, ils devraient plutôt s'appeler dystopiens ou cacopiens. Ce qu'on appelle communément utopie est quelque chose de trop beau pour être praticable, mais ce qu'ils semblent favoriser est trop mauvais pour être praticable.* »³

Composé du préfixe grec « *dys* », marquant une négation ou une erreur, et du radical « *topos* ». Ainsi, étymologiquement, la dystopie exprime un endroit particulier ayant une connotation négative. Selon Glenn Negley et J. Max Patrick, la dystopie se caractérise par son contraste avec l'utopie, se manifestant par l'incapacité de sa société à offrir le bonheur à ses habitants. À partir de ce principe, la dystopie est également désignée sous le terme de « contre-utopie ».

Les premières dystopies modernes apparaissent au XXe siècle avec *L'Empire du futur*, de E.M. Forster, publié en 1909. Ce récit court décrit une société futuriste où mes gens vivent isolées dans des chambres individuelles, entièrement dépendants d'une machine pour leurs besoins, et où toute forme de contact humain est évitée. Nous *autres*, de Évgueni Zamiatine en 1920, en Russie. Celle-ci dépeint une société où, vivant dans des habitations en verre sous la surveillance incessante du gouvernement, les individus ont perdu toute notion de vie privée. Ou encore l'œuvre d'Aldous Huxley, *Le Meilleure des Mondes*, publié en 1932. Elle montre, à l'époque où la société de consommation émerge aux États-Unis, une société où la consommation est poussée à l'extrême, avec un conditionnement des individus qui débute avant leur naissance et se poursuit tout au long de leur existence, le gouvernement les saturant de divertissements, notamment à travers des drogues euphorisantes.

Bien que *L'Empire du futur*, de E.M. Forster, soit souvent vu comme un précurseur de la dystopie, c'est *1984*, de George Orwell, publié en 1949 qui a véritablement marqué l'imaginaire collectif et est souvent cité comme temple fondateur du genre dystopique moderne car il a fortement influencé la vision populaire de la dystopie. L'ouvrage dépeint une société totalitaire où chaque aspect de la vie est surveillé et régulé par un régime oppressif.

La dystopie n'est donc pas le contraire d'une utopie mais bien une utopie en sens contraire.

Les sociétés dystopiques, que l'on trouve fréquemment dans la littérature et les films de science-fiction, sont des mondes imaginaires où les conditions de vie sont oppressives et déshumanisantes. Ces sociétés partagent des caractéristiques communes. Le contrôle absolu sur la vie publique et privée, une surveillance constante, souvent via la technologie, et la suppression

³ John Stuart Mill, dans *Hansard Commons*, 1868

des libertés individuelles. La censure, la manipulation de l'information, et la concentration du pouvoir entre les mains de quelques-uns sont des traits récurrents. En outre, la technologie est souvent détournée pour réprimer l'individualité. Elle sert également à renforcer l'ordre imposé par un gouvernement autoritaire. Ces mondes sont souvent marqués par une grande disparité sociale, où une élite privilégiée domine une population appauvrie. Les individus sont alors réduits à des numéros ou à des machines et perdent leur dignité et leur liberté. Souvent, ces dystopies cherchent à supprimer les émotions et les relations humaines sincères, en promouvant des relations superficielles ou déconnectées.

Les sociétés dystopiques ne se contentent pas de décrire des régimes autoritaires ; elles servent souvent à explorer les dangers des idéologies extrêmes et des excès humains. Ces œuvres fonctionnent comme des avertissements contre l'usage excessif du pouvoir. Celui-ci autant politique, que social ou technologique. Ces œuvres soulignent les risques associés à la surveillance de masse, à l'exploitation des ressources naturelles et à l'aliénation sociale. Les dystopies interrogent la façon dont les systèmes politiques peuvent restreindre les libertés pour créer une uniformité forcée. Aussi, les dystopies recherchent souvent à supprimer les émotions ou les relations humaines profondes, en promouvant des relations superficielles ou déconnectées. Elles montrent également la manière dont les inégalités sociales et économiques peuvent mener à une société profondément injuste. De plus, elles critiquent la recherche du confort matériel, la surconsommation et l'intervention dans les sphères émotionnelle et mentale des individus. Souvent soumis à des méthodes de manipulations psychologique pour les forcer à se conformer à ces idéologies dominantes et à réprimer toute forme de rébellion. Enfin, certaines mettent en lumière les dangers liés aux progrès technologiques, comme la manipulation génétique et l'eugénisme⁴.

Pour faire court, les sociétés dystopiques sont utilisées comme des outils puissants pour critiquer des aspects spécifiques de la société actuelle. Et mettent en garde contre les conséquences de certains excès, qu'ils soient politiques, sociaux, économiques ou technologiques. Elles offrent une réflexion profonde sur ce que pourrait devenir le monde si certaines tendances étaient poussées à leurs limites.

Cependant, beaucoup de dystopies commencent par un idéal utopique qui se transforme en cauchemar. Elles cherchent à montrer les dangers des idéologies extrêmes, même lorsqu'elles sont justifiées par un désir de créer un monde « meilleur ». Critiquant ainsi souvent les tentatives d'améliorer la société. Mais où se trouve donc la frontière entre utopie et dystopie ?

3. La frontière entre utopie et dystopie

La frontière entre utopie et dystopie est subtile. L'utopie représente une vision idéale d'une société parfaite. La dystopie explore les dérives de ces idéaux qui créent un monde oppressant.

⁴ Étude et mise en œuvre de méthodes ayant l'ambition d'améliorer l'espèce humaine par une sélection génétique.
LeRobert

L'utopie, dans sa recherche de perfection, devient une dystopie lorsqu'elle use de moyens extrêmes. Ainsi, une société qui semble idéale peut en réalité devenir oppressante.

Les dystopies quant à elles sont souvent des dérives des utopies. Ici, les idéaux de perfection se transforment en cauchemar. Ainsi les dystopies montrent comment les moyens employés pour atteindre ces idéaux conduisent à des conséquences répressives.

Le basculement de l'utopie vers la dystopie se produit lorsque le désir de garantir la paix et l'harmonie mène à une concentration autoritaire du pouvoir. Ce pouvoir absolu se justifie par la nécessité de maintenir l'ordre social à tout prix. C'est ce qui entraîne la suppression des libertés et l'absence de contestation. L'idéal de l'unité social, devient un mécanisme de contrôle absolu. La population est soumise à une surveillance constante et toute rébellion est impensable. D'autres fois, la dérive des utopies est liée au traitement des individus comme des éléments interchangeables, les déshumanisant. Les citoyens perdent leur singularité au profit de l'intérêt général. De plus, la quête de perfection des utopies qui finissent par devenir des dystopies, démontrent que les bienfaits des idéaux peuvent se retourner contre leurs bénéficiaires et menacer leur humanité. Cela est souvent montré en poussant la logique de l'utopie à son extrême, mettant en avant les conséquences terrifiantes de cette prétendue perfection. À travers la caricature, les dystopies révèlent le double visage de l'utopie et montrent les cauchemars cachés sous ses promesses.

Ainsi, les dystopies sont des utopies réalisées où les « bonnes » lois imposées par les dirigeants sont appliquées. Cependant, contrairement à l'utopie, souvent imaginée par les gouvernants, la dystopie est racontée du point de vue du peuple vivant dans cette société. Tandis que l'utopie est idéalisée par l'espoir d'un monde meilleur, la dystopie dévoile la réalité d'une société apparemment parfaite.

Si l'on prend l'exemple de *1984* de George Orwell, on a au premier abord, la société de l'Océanie qui semble être une utopie, un univers parfait. C'est un monde où l'ordre, la paix et l'harmonie sont garantis par le gouvernement. L'État de Big Brother promet stabilité, satisfaction des besoins vitaux et cohésion nationale. Tout cela entretenue par une guerre incessante. C'est un cadre qui se veut rassurant, mais qui, derrière cette utopie, laisse apparaître une dystopie fondée sur un contrôle totalitaire.

La surveillance omniprésente, incarnée par Big Brother, est l'un des mécanismes de cette dérive. Les citoyens sont constamment observés, même dans leur intimité. Cette surveillance est accompagnée d'une répression systématique de toute forme de rébellion, aussi bien verbale, que écrite ou pensée. Le *thoughtcrime* devient un crime. La pensée elle-même est punie. Pour ajouter à cela, la *Novlangue*, utilisée dans le roman, est une langue appauvrie qui limite la capacité des citoyens à formuler des idées qui iraient contre le gouvernement. Ainsi, rendant toute rébellion impossible. En supprimant les mots nécessaires pour exprimer la liberté ou la rébellion, la *Novlangue* devient un outil de manipulation, enfermant les citoyens dans un monde imposé par le Parti.

B. Complémentarité ou opposition ?

1. La société idéale : une vision positive de l'avenir

Après avoir vu ce que les utopies pouvaient représenter, les dystopies et leurs avertissements, et le fait que parfois, les deux ne sont pas si éloignées qu'on le pense, il reste une chose essentielle à retenir : l'utopie repose sur l'espoir. C'est un peu son moteur.

On a souvent tendance à croire qu'imaginer un monde idéal c'est juste rêver, fuir la réalité. Comme si on refusait de voir les problèmes. Mais en fait, pas du tout. Imaginer une utopie, ce n'est pas se couper du monde, c'est au contraire une façon d'ouvrir ses perspectives. C'est se demander ce que notre société pourrait devenir si on arrivait à respecter pleinement certaines valeurs fondamentales : la paix, la justice, l'égalité, le respect de l'environnement, etc. Quand on voit l'état du monde actuel, entre les tensions politiques, le climat, les inégalités, on comprend vite pourquoi on a besoin de ce genre de récits. L'utopie, quelque part, est une façon de résister au découragement. Qui ne rêverai pas, en ce moment même un cessé le feu entre Israël et la Palestine, que ce génocide prenne fin. Qui ne souhaiterai pas voir terminée la guerre en Ukraine. L'arrêt des talibans au gouvernement, qui jours après jours restreignent les libertés des femmes. Qui ne rêverai pas tout simplement d'un monde idéal, « parfait ».

Alors oui, c'est vrai, l'utopie est un idéal. On sait très bien qu'une société parfaite n'existe pas. Mais le but, ce n'est pas forcément d'y arriver. Ce qui compte, c'est l'élan que cela donne. Le fait d'avoir un cap, même lointain, même flou, peut donner du sens à nos actions collectives. Cela nous pousse à réfléchir à ce qu'on pourrait améliorer dans nos systèmes actuels. Et rien que pour cela, elle a une vraie utilité. Elle permet de nous faire prendre conscience que l'on peut aspirer à un monde meilleur car malgré le fait que nous n'aurons jamais de monde « parfait ». On peut faire en sorte de s'en approcher le plus possible.

De plus, nous vivons aussi dans un monde où nous sommes constamment entourés de messages et de nouvelles anxieuses, où tout semble urgent, grave et sans solution. L'utopie, elle, vient casser ce discours. Elle ne nie pas les problèmes en tant que tels mais propose autre chose. Elle nous rappelle que l'histoire est en constante évolution, que les circonstances peuvent se modifier. Elle nous offre donc la possibilité de concevoir d'autres modes de vie en communauté, d'agencer nos sociétés et de veiller les uns sur les autres ainsi que sur notre planète pour vivre tous ensemble dans la paix et le respect.

Au final, l'utopie n'est pas si déconnectée du réel que ce que l'on pourrait le croire. De nombreux projets aujourd'hui s'en inspirent : les villages écologiques, les formes de démocraties participatives, les écoles alternatives, les nouvelles manières de consommer ou de produire. Évidemment, ce ne sont pas des modèles parfaits, mais ils montrent tout de même que l'utopie peut exister, à petite échelle, dans des initiatives concrètes.

Ce qui est intéressant aussi, c'est que l'utopie et la dystopie ne sont pas forcément opposées. On a tendance à les mettre en face, mais en réalité, elles se complètent. L'une nous montre les dérives possibles, l'autre nous montre ce qu'on pourrait espérer. Elles forment un peu les deux faces d'un même miroir, celui de notre rapport au futur. Et souvent, ce sont justement les utopies qui nous aident à penser des solutions, là où les dystopies servent à identifier les dangers.

Enfin, l'utopie, c'est aussi quelque chose de personnel. Il n'y a pas qu'une seule version idéale. Chacun peut se permettre d'imaginer sa propre société idéale, en fonction de ses valeurs, de ses priorités, de sa morale. Et c'est cela qui la rend intéressante. L'utopie n'est pas une fin en soi, mais un outil, une façon de poser des questions, d'ouvrir des possibles pour réfléchir autrement. Rien nous obligeant à créer des sociétés qui ressemblent brique par brique aux sociétés idéales que l'on voit dans les films.

Car comme on dit : « Rêver, ce n'est pas juste rêver pour rêver. C'est une manière de commencer à construire. »

2. La société dégradée : une vision négative de l'avenir

Les dystopies ne sont pas simplement des univers fictifs destinés à nous faire peur. Ce sont avant tout des représentations de l'évolution possible de notre monde si certaines dérives persistent, sans être remises en question. C'est précisément cela qui leur donne une telle force : elles s'appuient fréquemment sur des réalités que l'on connaît déjà. Des problèmes qu'on voit tous les jours politiques, sociaux, environnementaux, technologiques mais qui, dans ces récits, ont été poussés à l'extrême.

Dans ces sociétés dystopiques, il y a toujours un déséquilibre majeur. Un pouvoir qui contrôle tout, des gens privés de liberté, des technologies qui envahissent la vie quotidienne, une planète abîmée, des individus isolés les uns des autres. Plus de confiance, plus de lien social, juste une société qui fonctionne comme une machine. Ce sont des mondes où l'humain n'a plus vraiment sa place.

Ces récits, on en voit de plus en plus dans les livres, les films, les séries. Et ce n'est pas un hasard. Ils font écho à plein de choses qui nous préoccupent aujourd'hui. En montrant le pire, ils nous forcent à regarder ce qu'on laisse passer dans le présent. Et même si tout ça est imaginaire, ce n'est pas si loin de certaines logiques qu'on peut déjà observer. C'est ce qui les rend dérangeants, mais aussi utiles.

Ce type de fiction ne donne pas forcément de solution, ni d'issue facile. Mais il pousse à réfléchir. Il rappelle qu'il y a des limites à ne pas franchir. Il alerte sur les dérives qu'on normalise petit à petit. Ce n'est pas toujours agréable, mais c'est nécessaire. Parce que si on ne se pose pas de questions maintenant, il se pourrait qu'un jour, ce soit trop tard.

Et finalement, même si les dystopies paraissent très différentes des utopies, elles se complètent. L'une montre ce qui peut arriver si rien ne change. L'autre propose un idéal vers lequel on pourrait essayer d'aller. Elles forment deux visions opposées, mais qui viennent toutes les deux du même

besoin : imaginer autre chose. Réfléchir à ce qu'on accepte, à ce qu'on veut préserver, et à ce qu'on pourrait améliorer.

Même quand elles sont sombres, les dystopies gardent une fonction essentielle. Elles servent de miroir. Elles montrent ce qu'on risque de perdre si on ne fait pas attention. Et quelque part, ça redonne aussi un peu de force : parce que comprendre ce qui ne va pas, c'est déjà un premier pas vers le changement.

3. Les dystopies comme réponse aux utopies défectueuses

Lorsque l'on parle d'utopie, on pense souvent à un monde parfait, où tout le monde est heureux, où il n'y a plus d'inégalités, plus de conflits... On pense généralement à un monde idéal. De fait, il est normal que nous trouvions cela attirant, surtout lorsqu'on regarde le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. Nous avons envie de croire que c'est possible, que l'on pourrait construire quelque chose de mieux. Toutefois, en y réfléchissant, on se rend compte que ce genre de société, aussi belle soit elle en théorie, peut parfois devenir périlleuse si l'on essaie de l'imposer à tous sans discussion.

En fait, c'est souvent de là que part la dystopie. Ce n'est pas l'inverse de l'utopie, mais plutôt comme si c'était l'utopie qui avait mal tourné. Elle est un prolongement de l'utopie. Une idée de départ qui semblait bonne, mais qui devient oppressante parce qu'on l'a appliquée sans prendre en compte la réalité, des différences, les individualités. Et c'est cela que l'on observe fréquemment dans les romans ou les films dystopiques : une autorité qui prétend connaître ce qui est bien pour chacun, finissant par dominer tous les aspects de l'existence. Plus de liberté, plus de place pour le doute ou pour penser autrement.

Ce qui est remarquable, c'est que dans beaucoup de ces histoires, l'intention initiale était de concevoir quelque chose de meilleur. On résonne avec cela, car on se dit souvent que si nous avions le pouvoir, nous ferions les choses différemment. Mais ce n'est pas si aussi facile que ça. Les dystopies nous montrent que malgré les bonnes intentions, nous risquons de plonger dans quelque chose de toxique si on ne fait pas attention et que l'on oublie de considérer la complexité du monde.

On a souvent tendance à vouloir trouver des solutions rapides et des systèmes « parfaits ». Mais on le répète souvent, la perfection n'existe pas, elle est subjective. Ce qui semble idéal pour certains peut être insupportable voir cauchemardesque pour d'autres. Et lorsque l'on essaie de tout uniformiser, de tout contrôler pour que le tout ne rentre que dans une seule vision, on fini par étouffer ce qui fait la richesse d'une société : les différences, les désaccords, les débats,. On efface peu à peu, en quelque sorte, l'originalité de chacun, l'individualité de chacun. Les choses qui nous rendent uniques sont forcées à être tuées.

En réalité, ce que les dystopies nous enseignent, c'est l'importance de garder un esprit critique, même vis-à-vis de nos propres rêves. Elles nous apprennent que le désir d'un monde meilleur ne se résume pas à l'aspiration de quelque chose de beau. Elle implique également l'acceptation que rien n'est jamais parfait, et surtout que tout doit constamment être remis en question. Et c'est

cela, qui porte une grande importance aujourd'hui, parce nous sommes une génération qui rêve d'un changement, mais il doit se faire sans tomber dans les mêmes pièges.

En fin de compte, l'utopie et la dystopie ressemblent un peu aux deux côtés d'un même miroir. L'une nous incite à rêver et espérer, tandis que l'autre nous demande de faire preuve de vigilance. C'est probablement dans cette harmonie que nous pourrions trouver un équilibre, une méthode pour construire un avenir à la fois audacieux et réaliste.

II. AVERTISSEMENTS OU CATHARSIS

A. Les films dystopiques comme catharsis collective

1. La dimension émotionnelle et psychologique des dystopies

On ne visionne pas un film dystopique uniquement pour son côté spectaculaire ou son environnement futuriste. C'est passionnant de suivre une intrigue dramatique dans un monde où tout semble s'écrouler. Toutefois, souvent, même sans que nous le remarquions tout de suite, nous cherchons autre chose : une émotion forte, quelque chose qui nous bouleverse, qui nous fait ressentir. On se plonge dans ces univers étouffants pour éprouver des sentiments intenses et parfois, de façon plutôt contradictoire, pour se sentir mieux par la suite.

Il y a une sorte de thérapie implicite là-dedans. C'est ce qu'on appelle la catharsis : l'idée de vivre des émotions intenses, mais dans un environnement sûr (dans ce cas-ci, la fiction), afin de se sentir soulagé et un peu plus léger. Regarder une dystopie, c'est affronter la peur, l'injustice, la solitude, mais sans en être réellement victimes. Et pourtant, nos réactions sont sincères : on frissonne, on s'énerve, on pleure, on espère. On est touchés. Et le fait de traverser tout cela ensemble, avec les personnages, ça nous fait du bien. Comme si, ces émotions, d'une certaine manière, étaient partagées, acceptées, et digérées de manière collective.

Un exemple qui résonne avec beaucoup d'entre nous est *The Hunger Games*. En effet, en suivant Katniss, on ressent sa peur, sa colère et son désir de tout détruire. On voit aussi sa force, son audace et son refus de se rendre. Elle incarne une forme de résistance contre l'injustice, et cela résonne en nous, car nous avons tous, à un certain moment, éprouvé le besoin de se battre contre quelque chose qui nous dépasse. Nous aimerions tous être capable d'accomplir les choses dont nos héros fictifs sont capables. De plus, ces histoires nous émeuvent car elles évoquent des choses que l'on garde parfois pour nous. Ils nous proposent ainsi, un espace pour les expérimenter, sans danger, mais de façon intense et profonde, comme si nous avions réellement fait partie de l'histoire pour nous sentir nous même forts, capables et vaillants.

Ajoutons, que dans le contexte actuel, marqué par des crises climatiques, des disparités et des angoisses sur notre avenir, ces films résonnent d'autant plus en nous. Ils traduisent en images ce que nous ressentons fréquemment au plus profond de nous, mettant des mots sur des choses dont nous ne savons pas toujours comment articuler. Ils donnent une forme à nos angoisses, et du coup, ils nous font du bien. Parce qu'en les regardant, on se sent moins seuls au final. On réalise facilement que d'autres partagent ces peurs, ces colères, ce besoin de changement. Il y a un sorte de lien qui se crée entre nous, spectateurs. Comme un espace partagé, où on peut réfléchir et ressentir ensemble sur les mêmes sujets.

Et puis, souvent, à la fin du film, il y a une forme de victoire. Pas toujours totale, pas toujours parfaite, mais une victoire tout de même. Et c'est ce qui est précieux. Parce qu'à travers elle, on se projette. On se dit que nous aussi, on pourrait être plus forts, qu'on pourrait résister, qu'on pourrait, peut-être, changer quelque chose. Ces victoires symboliques nous aident à croire un peu plus en nous-mêmes.

Ce n'est pas un hasard non plus si les héros de ces histoires sont souvent jeunes. Ils ont à peu près notre âge. Ils découvrent l'injustice, ils doutent, ils se révoltent. On se voit dans leurs réactions, leurs colères, leurs aspirations, leur rejet de la réalité telle qu'elle est... C'est cela qui nous touche particulièrement, car c'est ce que nous vivons aussi, à notre façon, à notre niveau, dans notre vie quotidienne, nos études et les décisions que nous devons prendre pour notre futur. En effet, ces films dystopiques peuvent paraître sombres, parfois même sans espoir. Mais en réalité, ils jouent un rôle essentiel. Ils nous donnent la possibilité de ressentir, de penser et de nous projeter. Ils nous rappellent que nous ne sommes pas démunis, que l'on peut toujours garder espoir, rêver et résister. Et simplement pour cela, ils nous donnent un instant de répit. Une pause dans un univers qui, à l'occasion, pèse un peu trop lourdement sur nos épaules.

2. Réflexion sur la catharsis à travers l'identification aux personnages principaux

On l'a vu, ce qui rend les films dystopiques aussi puissants, ce n'est pas seulement l'univers sombre ou le décor futuriste. Ce qui nous marque vraiment, ce sont les personnages. Ceux qu'on suit du début à la fin, ceux à travers qui on vit toute l'histoire. Ce sont rarement des héros parfaits : au contraire, ce sont souvent des gens ordinaires, perdus, abîmés, qui n'ont rien demandé mais qui se retrouvent confrontés à un monde injuste. Et c'est justement parce qu'ils sont humains, vulnérables, qu'on s'attache à eux.

Quand on regarde une dystopie, on ne fait pas que "regarder" une histoire. On entre dedans. On vit ce que vivent les personnages. On ressent sa peur, mais également le courage qu'il puise en lui pour agir. Et cela nous donne l'illusion que nous sommes nous même puissants. Car au final, son cheminement ressemble au nôtre : recherche de sens, doutes, confrontation à une réalité qui nous trouble... Et malgré tout, lui comme nous, choisissons d'avancer.

Et ce lien, il se crée justement parce que ces personnages ne sont pas idéalisés. Ils font des erreurs, ils ont peur, ils hésitent. Ils nous ressemblent. On se dit : "Et si c'était nous ? Qu'est-ce que nous aurions fait à sa place ?" Et là, tout ce qu'ils vivent prend une autre dimension. Leur combat devient le nôtre, leur victoire nous fait du bien, parce qu'elle résonne avec nos combats intérieurs personnels.

Prenons l'exemple de Neo dans The Matrix. Au début, c'est simplement un jeune homme perdu, qui sent que quelque chose ne va pas dans sa vie, sans trop savoir ce que c'est. Nous avons tous sans exception vécu cela. Ce moment où l'on a l'impression d'être coincé dans un système trop

rigide, trop absurde. Alors quand Neo commence à ouvrir les yeux, à comprendre ce qui se passe vraiment, on vit ce “réveil” avec lui. On perçoit sa peur, mais aussi le courage qu’il trouve en lui pour passer à l’action. Et cela nous donne l’impression d’être nous même forts. Parce qu’en fin de compte, son parcours est similaire au nôtre : chercher un sens, douter, affronter une réalité perturbante... et malgré tout, lui comme nous, choisissons d’avancer.

C’est sur ce parcours, mêlant douleur, résistance et espoir, que le catharsis prend réellement de la force. Lorsque un personnage souffre, on ressent la douleur à ses côtés. Et lorsqu’il se relève, qu’il a le courage de dire non, qu’il défie le système, on ressent un vrai soulagement. Comme si c’était aussi notre victoire. Dans les dystopies, les émotions sont constamment poussées à l’extrême : la crainte de perdre notre liberté, la solitude, l’absurdité des lois, le contrôle incessant... tout cela résonne avec nos propres inquiétudes, bien que nous les ressentions sur une autre échelle.

Cependant, notre identification aux personnages ne se limite pas à l’émotion. Elle nous pousse également à réfléchir. On se pose des questions : Qu’aurions nous fait ? Aurions-nous eu la force de tenir bon ? Serions-nous capable de résisté ou aurions-nous choisi de demeurer dans le confort du silence ? Ces questions nous concernent. Elles nous transforment en observateurs engagés, et non simplement en consommateurs d’images.

Et puis, au fond, ces personnages qui osent se lever, même quand tout semble perdu, ça nous donne de l’espoir. Parce que dans les mondes les plus noirs, ils nous rappellent que rien n’est jamais complètement figé. Il y a toujours une faiblesse quelque part, une chance de rébellion, aussi minuscule soit-elle. Voilà le pouvoir de la catharsis dystopique : elle ne se limite pas à nous faire verser des larmes ou frissonner. Elle nous incite à envisager les choses différemment. Elle nous incite à croire, à changer et à résister. Dans un monde tel que le nôtre, c’est probablement ce dont nous avons le plus besoin.

3. Les éléments narratifs et visuels qui suscitent la catharsis

Quand on se pose devant un film de science-fiction ou un univers dystopique, ce qui nous marque, ce n’est pas juste l’histoire ou les personnages en surface. Ce qui nous atteint vraiment, c’est tout ce qu’on ressent à travers ce qu’on voit et entend. Les choix qui sont faits que ce soit dans la narration ou l’esthétique ne sont jamais là juste pour faire joli. Ils nous plongent dans l’expérience, nous permettent de ressentir, presque physiquement, ce que traversent les personnages. Et souvent, c’est là que quelque chose se passe. Une espèce de catharsis, ce moment où les émotions qu’on a accumulées éclatent, et où on se sent un peu purgé.

On en a déjà parlé : on s’attache aux personnages parce qu’on se reconnaît en eux. Dans leurs doutes, leurs peurs, leurs élans aussi. Mais cette connexion ne pourrait pas exister sans la façon dont c’est raconté. C’est toute cette mise en scène, ces silences pleins de sens, la manière dont

la caméra capte un regard ou insiste sur un geste, qui nous embarque. À un moment, on ne regarde plus un film. On est dedans. On le vit.

Un exemple qui reste en tête, c'est Blade Runner 2049. On suit K, un personnage qui doute, qui se demande s'il est humain, s'il a de la valeur, s'il peut espérer plus que ce qu'on lui a imposé. Il évolue dans un monde glacial, dur, presque sans âme. Et pourtant, on le voit chercher, questionner, espérer. Et ça, ça nous touche. Parce qu'au fond, ces questions, elles nous traversent tous à un moment : qui on est, à quoi on sert, où est notre place. Alors, quand K commence à entrevoir quelque chose de plus grand que lui, à croire qu'il peut peut-être être "plus", nous aussi, on sent une étincelle. Un peu d'espoir qui revient.

Mais ce n'est pas juste l'histoire qui nous bouleverse. C'est tout ce qui entoure. Les images, les couleurs, les jeux de lumière... Dans ce film, tout est pensé pour nous faire ressentir. Les teintes froides, métalliques, presque tranchantes, montrent la solitude, l'inhumanité du monde dans lequel il vit. Et puis, à certains moments, la lumière devient plus douce, les contrastes s'apaisent. Comme si, à mesure que K change, le monde autour de lui change aussi. On perçoit ses émotions, même quand il ne parle pas. Et ça, c'est fort.

Les décors aussi nous parlent. On passe d'espaces vides, désertiques, à des villes étouffantes, pleines à craquer. Et nous, on ressent cette sensation d'être pris au piège, ce besoin de fuir, de trouver de l'air. Il y a un malaise qui s'installe, qui fait écho à ce qu'on peut vivre dans nos propres vies : cette impression d'étouffer, de ne pas savoir comment sortir de certaines situations. Et c'est là que le film fait plus que divertir. Il nous fait traverser ce malaise, pour qu'on en ressorte un peu plus libres, un peu plus conscients.

Et puis, il y a les symboles. Comme cette poupée en verre liée à Joi. Elle est fragile, transparente, presque irréelle. Et en même temps, elle dit tout : le besoin d'amour, de lien, d'authenticité dans un monde qui ne croit plus vraiment à tout ça. Et ce que K cherche, c'est exactement ça aussi. Ce genre de détail, discret mais chargé de sens, nous touche. Parce que ce besoin de connexion, de vérité émotionnelle, c'est le nôtre aussi. Ces petits éléments nous permettent de projeter ce qu'on ressent au fond. Et grâce à eux, la catharsis opère : on ressent, on comprend, et parfois, on se répare un peu.

Au final, tout compte. L'histoire, les dilemmes intérieurs, les silences, les images, les symboles... tout s'assemble pour créer une expérience totale. On passe par des émotions fortes : la peur, la solitude, la colère, le doute... mais aussi, petit à petit, on sent poindre quelque chose d'apaisant. Comme une reconstruction. Et même si, au fond, ce n'est "qu'un film", on en sort un peu changés. Plus légers, peut-être plus lucides. Et surtout, avec cette sensation étrange mais précieuse d'avoir vécu quelque chose de vrai. Quelque chose qui nous parle. Qui nous touche. Profondément.

B. Les films dystopiques comme avertissements

1. Prédiction de l'avenir ou critique de l'époque actuelle ?

Les films dystopiques, ce ne sont pas juste des histoires qui cherchent à nous faire peur avec des futurs sombres et déshumanisés. Ils parlent aussi de nous, de notre époque, de tout ce qu'on vit sans toujours en prendre conscience. En fait, ils nous tendent un miroir. Quand on regarde un film comme *The Matrix*, on est happés par cet univers futuriste où les humains sont piégés dans une illusion, contrôlée par des machines. Et si on ne regarde que la surface, on pourrait se dire que c'est juste un scénario de science-fiction, une imagination un peu folle de ce que l'avenir pourrait être. Mais en vrai, *The Matrix* parle beaucoup plus de notre présent que de notre futur.

Ce film, il vient appuyer sur une question qu'on évite parfois : quelle est notre vraie relation avec la technologie ? Parce qu'on le sent bien, on vit dans un monde où tout est connecté, tout est surveillé. Nos moindres gestes laissent des traces. On partage, on scrolle, on like... et souvent, on oublie à quel point tout ça est observé, enregistré. Dans *The Matrix*, ce sont des machines qui contrôlent l'humanité, mais aujourd'hui, c'est peut-être des systèmes moins visibles, des algorithmes, des plateformes, des entreprises ou des États qui influencent nos choix, nos envies, même nos pensées.

Et c'est là que ce genre de film devient vraiment fort. Il ne se contente pas de dire "voilà ce qui pourrait arriver". Il dit surtout : "regardez ce qui est déjà en train de se passer." Il nous oblige à sortir de notre zone de confort, à ouvrir les yeux sur ce qu'on accepte sans trop réfléchir. Sur notre dépendance, notre confiance aveugle envers des technologies qu'on comprend parfois à peine.

Au fond, les dystopies, c'est comme une loupe sur le monde d'aujourd'hui. Elles prennent les réalités sociales, politiques, économiques, écologiques qu'on connaît bien, ou qu'on préfère ignorer, et les projettent dans des futurs extrêmes. Et ça fait réfléchir. Parce qu'on comprend vite que ce n'est pas si éloigné. Que si on ne change rien, si on continue dans cette direction, ces mondes-là pourraient bien devenir les nôtres.

Et puis, *The Matrix*, ce n'est pas juste une critique de la technologie. C'est aussi une remise en question de la façon dont nos sociétés sont construites. On y voit des inégalités criantes, une masse qui suit sans comprendre, des systèmes qui profitent à quelques-uns pendant que les autres dorment, au sens propre comme au figuré. Et ce genre de critique, même si elle est dissimulée derrière des effets spéciaux ou un scénario spectaculaire, elle résonne. Parce qu'on le sent au fond de nous : parfois, on vit nous aussi dans une forme de simulation. Une routine bien huilée, dans laquelle on ne remet pas toujours les choses en question.

Alors oui, ces films nous secouent un peu. Ils nous poussent à regarder autrement. À ne pas juste consommer, mais à penser. Et peut-être que c'est ça, leur plus grande force : nous rappeler que ce qu'on croit être de la fiction peut parfois être bien plus proche de notre réalité qu'on ne l'imagine.

2. Les films comme instruments de réflexion et d'alerte

Les films dystopiques, ne sont pas juste là pour nous divertir ou nous faire frissonner. En réalité, ils ont un rôle bien plus fort : ils nous mettent face à ce qu'on vit, ici et maintenant. Ils nous forcent à ouvrir les yeux sur les dérives de notre monde, sur les risques qu'on prend tous et toutes, souvent sans s'en rendre compte. Quand on regarde *Wall-E* ou *The Hunger Games*, on ne se contente pas de suivre une histoire. On réfléchit, parfois même sans le vouloir, à ce que nous même sommes en train de devenir.

Dans *Wall-E*, on se retrouve sur une Terre complètement détruite, recouverte de déchets, abandonnée par les humains eux-mêmes. C'est le résultat d'une surconsommation massive, d'un mode de vie où on achète, on jette, on recommence... sans jamais se poser de questions. Et quand on regarde autour de nous aujourd'hui, on réalise que ce monde-là, il est peut-être déjà en train de se construire. Les montagnes de plastique, les objets qu'on utilise à peine avant de les remplacer, les pubs qui nous poussent à toujours vouloir plus... c'est là, c'est réel. Et *Wall-E* vient doucement, sans forcer, nous demander : est-ce qu'on est vraiment prêts à continuer comme ça ? Est-ce qu'on veut vraiment d'un futur où notre planète ne peut plus nous porter ? Alors bien évidemment nous n'en sommes pas au point de WALL-E où les hommes sont entièrement assistés, ils ne marchent plus, sont aidés par des machines et ont fui la Terre telle que nous la connaissons. Cependant, elle nous montre ce que pourrais devenir notre vie quotidienne si l'on agit pas maintenant. Évidemment, ce n'est pas le futur obligatoire de notre espèce, même si l'on agit pas, mais il est une possibilité parmi tant d'autre, sur laquelle nous devons réfléchir.

Ensuite il y a *The Hunger Games*. Ici, ce sont les inégalités sociales qui explosent à l'écran. Les riches vivent dans un luxe presque absurde pendant que les autres, ceux qu'on ne voit pas, se battent pour survivre. Littéralement. On pourrait croire que c'est exagéré, trop extrême. Mais quand on y pense, l'idée que quelques-uns aient tout pendant que des millions d'autres soient en difficultés... ce n'est pas si loin de ce qu'on connaît. Ce film nous fait ressentir à quel point certaines vies sont sacrifiées pour le confort ou le divertissement d'autres. Et il met en lumière des déséquilibres qui, même s'ils ne prennent pas la forme d'une arène sanglante, sont bien réels dans notre monde.

Lorsque l'on regarde les chiffres, selon les calculs du *World Inequality Lab*⁵, le patrimoine est très inégalement réparti sur la planète. D'après leurs estimations, les 1% des personnes les plus riches possèdent près de deux fois plus que les 90% des plus pauvres dans le monde. En 2021 (dans le monde), les 10% des personnes les plus aisées détiennent plus de 75% des richesses. Pire que cela, les plus riches d'entre eux (donc les 1%) en détiennent 40%. Et à l'inverse, les 50% des plus pauvres (3,8 milliards de personnes) ne possèdent que 2% du patrimoine mondial. Quant à la France, les 1% (les plus riches) possèdent environ 27% du patrimoine.

⁵ Le Laboratoire sur les inégalités mondiales (World Inequality Lab, WIL) est un laboratoire de recherche spécialisé sur les inégalités dans le monde.

Ce qui est fort avec ce genre de films, c'est qu'ils ne cherchent pas à nous culpabiliser. Ils ne servent pas de leçons, mais plutôt de sonnettes d'alarme. Des sortes de signaux rouges qui clignotent en douce pendant qu'on est absorbés par l'histoire. Ils nous disent : « Regardez bien. Voilà ce qui peut arriver si on continue à détourner le regard. » Que ce soit l'environnement, la justice sociale, ou la manière dont on gère le pouvoir... il y a des conséquences à nos choix, et ces récits-là nous aident à les imaginer, à les ressentir presque physiquement.

Au final, *Wall-E* et *The Hunger Games*, ce sont un peu des électrochocs doux. Ils ne nous hurlent pas dessus, mais ils restent avec nous longtemps après le générique. Ils nous donnent envie de faire mieux, de comprendre ce qui ne va pas et, peut-être, de ne plus rester passifs. Parce qu'au fond, on le sent : on a tous un rôle à jouer, on peut tous faire changer les choses petit à petit, à notre échelle. Et même si ça commence petit, par des prises de conscience, des discussions, des choix un peu plus réfléchis... c'est déjà un début car il n'existe en réalité pas de petit geste. Tout est le bienvenu, tout sert.

Alors oui, ces films nous divertissent. Mais ils font bien plus que ça. Ils nous réveillent. Ils nous rappellent que le futur, ce n'est pas quelque chose qu'on subit. C'est quelque chose qu'on construit, tous ensemble, ici et maintenant.

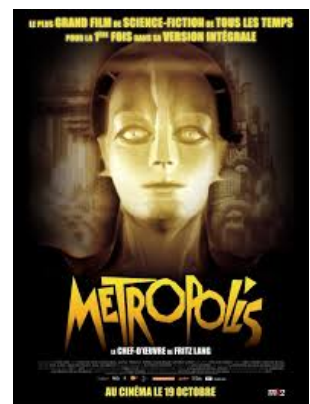
III. REFLET DES PEURS CONTEMPORAINES

A. Le genre dystopique : un miroir des sociétés modernes

1. Origine et évolution du genre dystopique au cinéma

Le cinéma dystopique, n'est jamais juste une histoire de futur lointain ou de robots qui prennent le contrôle. En réalité, ces films parlent autant du présent que de demain. Ils s'ancrent dans leur époque, prennent le pouls de ce qui inquiète, de ce qui dérange, et transforment ces peurs en récits puissants. À chaque génération, une dystopie vient poser les bonnes questions, celles qu'on n'ose pas toujours affronter de face. Et c'est sûrement pour ça qu'on s'y attache autant.

Prenons *Metropolis*, de Fritz Lang, sorti en 1927. C'est un film qui date du début des films sonores certes, et pourtant ce qu'il raconte, reste incroyablement fort. Et déjà à cette période, on réalisait des films dystopiques. À cette époque, l'Allemagne est en pleine crise : la guerre vient de finir, l'économie s'effondre, les inégalités explosent. *Metropolis* imagine une ville du futur où les riches vivent au sommet, dans le confort absolu, pendant que les ouvriers sont réduits à l'état de machines, enfermés sous terre. Ce contraste est frappant. Et il parle d'une angoisse bien réelle à l'époque : celle d'un monde qui se fracture, où l'humain s'efface au profit du progrès, de la rentabilité. Même sans les écrans tactiles ou les IA, ce film résonne encore aujourd'hui. Parce que cette peur de perdre notre humanité dans un monde qui avance trop vite, on la ressent toujours.



Affiche du film *Metropolis*
- Allociné

Puis, dans les années 60, en pleine Guerre froide, avec les premiers essais nucléaires qui font trembler la planète, une autre angoisse émerge : celle de l'environnement. *The Day the Earth Caught Fire*, de Val Guest (1961) montre une Terre qui bascule à cause des actions humaines. Ici, ce n'est plus un dictateur ou une intelligence artificielle qu'on doit craindre, mais nous-mêmes. Ce film, il nous renvoie une image brutale : celle d'une planète qu'on abîme, au point de la rendre inhabitable. Et aujourd'hui, alors qu'on parle de réchauffement climatique, de montée des eaux et de crises écologiques, ce scénario ne semble plus si fou, si improbable. Ce qui nous force à nous demander : jusqu'où sommes nous prêts à aller, juste pour prouver qu'on est capables de tout contrôler ?

Ensuite, dans un tout autre style, *Blade Runner*, de Ridley Scott (1982) nous plonge dans un monde ultra-technologique, saturé, pollué, où les humains côtoient des machines presque identiques aux humains. À cette époque, l'informatique commence à prendre de la place, on parle de génétique, de manipulations, de bioéthique. Et là, on sent pondre une autre question : qu'est-



Affiche du film Blade Runner - Allociné

ce que cela veut dire, être humain ? Dans ce film, les frontières s'effacent. Les machines pleurent, aiment, rêvent parfois plus que les hommes, et ne savent pas forcément toutes qu'elle ne sont pas humaines. Nous suivons Rick Deckard, un humain qui doit exterminer les « Replicants » mais qui doute de tout, même de lui-même. C'est un film qui ne nous donne pas de réponses, mais qui nous pousse à regarder autrement notre rapport à la technologie, à l'identité, et à ce monde qui semble chaque jour un peu plus déconnecté du vivant. À quel point sommes nous différents d'une machine conçue pour nous imiter ? Si ils sont si bien conçus, si similaires aux Hommes, ne devraient-ils pas avoir les mêmes droits, devoirs et libertés que les humains ? Sont-ils inférieurs aux Hommes ? Tant de questions qui relèvent de l'éthique de chacun.

Enfin, plus récemment, *The Hunger Games*, de Gary Ross (2012) remet sur la table une autre angoisse, bien plus sociale : celle des inégalités. Un monde où une élite vit dans un confort presque indécent pendant que les autres survivent comme ils peuvent. Et au milieu, des ados envoyés dans une arène pour s'entretuer, pendant que les riches regardent ça comme un jeu télévisé. C'est difficile, mais très évocateur. En effet, ce que l'on observe n'est pas seulement un cruel divertissement, mais également une critique d'un monde où la douleur se transforme en spectacle, où la peur sert à étouffer toute rébellion. Il est une fois de plus complexe de ne pas faire le parallèle avec ce qui nous entoure : l'accumulation du pouvoir, l'augmentation des disparités, les médias qui métamorphosent tout en sensationnel.

Effectivement, ces films partagent une caractéristique commune : ils mettent en lumière les préoccupations contemporaines. Ils les métamorphosent en histoires visuelles, en sensations, en mondes qu'on ne saurait négliger. Qu'il s'agisse de la crainte liée à la technologie, de l'effondrement écologique, de la déshumanisation ou de l'injustice sociale, les dystopies exacerbent ces peurs pour nous forcer à les affronter. Et d'une certaine façon, cela nous fait du bien. Car cela nous aide à comprendre, à ressentir et parfois même à envisager comment nous pourrions résister.

Alors non, ces films ne sont pas juste des fictions sombres à regarder un soir de pluie. Ce sont des avertissements. Des reflets de nos sociétés. Des moyens de poser les bonnes questions, quand les réponses, elles, nous échappent.

2. L'influence des préoccupations sociétales et des événements historiques

Les films dystopiques, ne sont jamais juste des histoires sorties de nulle part. On se rend compte qu'à chaque fois, derrière ces mondes qu'on imagine, il y a toujours un peu de nos propres peurs,

celles qu'on partage, parfois sans trop y penser. Que l'on traite de questions politiques, sociales, écologiques ou technologiques, ces films nous proposent une vision distordue de ce que notre vie pourrait être si la situation se dégradait véritablement. Cela donne l'impression que nous scrutons nos sociétés à la loupe, en mettant l'accent sur les aspects négatifs pour essayer de comprendre.

Quand on pense au XXe siècle, on se rend compte qu'il a été marqué par des choses lourdes, comme les guerres mondiales ou les régimes totalitaires. Ces moments nous montrent ce que l'Homme peut faire quand il perd pied, avec cette violence de masse, cette propagande omniprésente, ce contrôle extrême sur les individus. On voit ça dans des régimes comme ceux d'Hitler ou Staline, où l'État écrase complètement les personnes. De ce fait, il est normal que ces histoires reviennent souvent dans les films dystopiques, où on imagine souvent des sociétés où le gouvernement contrôle tout, où la liberté d'expression n'existe plus, et où on devient simplement un numéro. À l'instar de *The Handmaid's Tale*, (livre écrit par Margaret Atwood en 1985, et adapté en série télévisée par Bruce Miller en 2017) nous nous trouvons plongés dans une société entièrement transformée, devenue la République de Gilead. Il s'agit d'un régime autoritaire, très strict en matière de religion, où tout est contrôlé, organisé et classé selon une hiérarchie rigoureuse. Ce qui est particulièrement frappant, c'est la situation des femmes : elles sont privées de droits, d'autonomie et d'identité individuelle. Elles sont classées par fonction : les Épouses, les Marthas, les Servantes et réduites à ce qu'elles peuvent « offrir » au système, (principalement leur capacité à enfanter).

Ce qui agace considérablement, c'est que tout cela est légitimé par une lecture extrêmement stricte et partielle de la Bible. La religion se transforme en prétexte pour établir un contrôle absolu, visant à réduire progressivement l'indépendance des individus, et particulièrement celle des femmes. Ce qui rend ce récit imaginaire d'autant plus déroutant, c'est qu'il semble parfois si proche de certaines tendances que l'on peut observer dans la vie réelle, de manière parfois insidieuse. Par exemple, plusieurs pays, dont les États-Unis qui ont abrogé la décision *Roe v. Wade* en 2022, ont imposé des restrictions sur le droit à l'avortement. Les réglementations qui continuent de régir le corps des femmes, ou les discours traditionalistes qui prônent un retour aux « valeurs traditionnelles », comme si l'émancipation avait dépassé les limites. Ceci se manifeste fréquemment de façon insidieuse, camouflé sous des excuses de sauvegarde ou de déontologie. Et puis, il y a cette incessante surveillance, comment chacun de nos gestes est consigné, scruté, parfois évalué. Sans aborder le sujet de la violence sexiste souvent minimisée, du mutisme face aux attaques, des regards qui portent jugement. Les violences sexuelles qui sont encore et toujours trop peu sanctionnées, mais plutôt excusées, justifiées. Rien de spectaculaire comme dans une dystopie, mais des petites choses qui, mises bout à bout, dessinent un climat

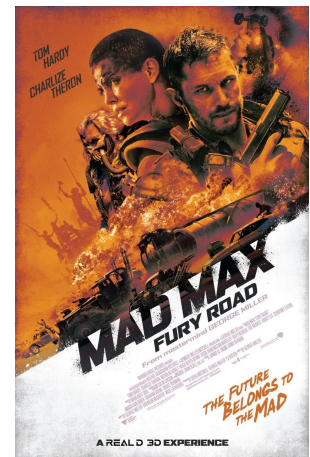


Affiche de la série The Handmaid's Tale - Allociné

inquiétant. Et c'est là que des œuvres comme *The Handmaid's Tale* résonnent : elles ne prédisent pas l'avenir, elles amplifient des dérives déjà en germe, pour qu'on les voie enfin.

Continuons dans notre lancée historique. Suite à la Seconde Guerre, le monde a traversé la Guerre froide, une époque marquée par des tensions sans véritable conflit, où l'ombre de la menace nucléaire se faisait constamment sentir. Parallèlement, la technologie progressait rapidement : l'homme était envoyé dans l'espace, des armes de plus en plus puissantes étaient conçues, et l'ordinateur commençait à faire son apparition dans notre quotidien. Dans le cinéma dystopique moderne, la technologie est souvent vue comme un danger : les machines nous dominent, mettant en danger notre essence humaine. Des films comme *Blade Runner* mettent en lumière la question essentielle de ce qui nous caractérise en tant qu'êtres humains. Si les machines deviennent de plus en plus intelligentes, où est la frontière entre elles et nous ? C'est cette ambivalence qu'on ressent : la technologie peut nous aider, mais aussi nous emprisonner.

Puis, dans les années 70, un nouveau problème a commencé à vraiment nous toucher : l'écologie. On a commencé à comprendre que la pollution, la déforestation, la surconsommation des ressources naturelles, allait poser de sérieux problèmes. Et en même temps, la société de consommation explosait, avec tout ce désir de confort et d'avoir toujours plus, sans forcément penser à demain sûrement un contre coup de l'après-guerre. Ainsi les films dystopiques se sont mis à imaginer des futurs où la planète est presque morte, où il faut se battre pour survivre, comme dans *Mad Max* où la Terre n'a plus grand-chose à voir avec celle qu'on connaît aujourd'hui. Elle est devenu un immense désert aride, presque entièrement vidé de ses ressources. L'eau est rare, l'essence est devenue une richesse absolue, et tout semble tourner autour de la survie. La nature a été détruite, les villes ont disparu ou sont irrécognissables, et où l'humanité vit dans un état de chaos permanent. Ce ne sont pas juste des histoires, ce sont des mises en garde qui veulent nous dire haut et fort que si l'on continue comme ça, nous risquons de vivre quelque chose qui y ressemble. *Wall-E* pousse encore plus loin cette idée, en montrant une humanité qui a littéralement déserté la Terre, laissant les machines prendre le relais.



Affiche du film *Mad Max*
Allociné

Ce genre de films propose aussi une critique de nos modes de vie : on y voit des personnages réduits à de simples consommateurs passifs, influencés, voire dirigés, par la publicité, la technologie, et parfois même par des instances politiques. C'est flagrant dans des films comme *The Truman Show* ou *Hunger Games*, où les gens vivent dans une sorte de bulle artificielle, sans même réaliser qu'ils sont contrôlés.

Au fond, les films dystopiques ne se contentent pas de nous raconter l'histoire. Ils saisissent le passé, l'altèrent, l'exagèrent pour nous pousser à la réflexion. Ils nous présentent ce qui pourrait

se produire si nous ne faisons aucun changement, si nous persévérons dans notre mode de vie actuel. C'est ce lien entre le passé, le présent et l'avenir qui confère à ce genre une telle force. Ces films nous incitent à envisager un avenir, possiblement sombre, mais également, pourquoi pas, un futur plus radieux. Et au final c'est tout l'espoir dont l'humain a besoin.

B. Les thématiques récurrentes dans les dystopies contemporaines

Quand on regarde ces films dystopiques aujourd'hui, on a l'impression qu'ils parlent vraiment de nous, pas seulement d'un futur lointain. Ils mettent en lumière des choses qui nous parlent, qui nous touchent tous, même si c'est souvent poussé à l'extrême. La façon dont la technologie envahit notre vie, comment les médias jouent avec nos opinions, les inégalités qui continuent de se creuser, ou cette urgence écologique qui pèse sur nous... Est là pour nous faire réfléchir, parce que même si c'est simplement de la fiction, ce sont des problèmes bien réels, qu'on vit au quotidien, parfois sans même s'en rendre compte. On devrait prendre ces films un peu comme un rappel, une invitation à ouvrir les yeux sur ce qu'on accepte trop facilement et à se demander où tout ça peut nous mener.

1. Le contrôle technologique et l'IA

Nous en sommes tous conscients, la technologie, est partout aujourd'hui. On ne s'en rend même plus compte, mais elle est dans nos téléphones, nos maisons, nos voitures, nos écoles, et même dans notre façon de réfléchir ou de prendre des décisions. C'est devenu tellement normal qu'on n'y prête plus vraiment attention. Mais c'est justement ça que beaucoup de films dystopiques essaient de nous montrer : à quel moment la technologie cesse d'être un simple outil pour au final commencer à nous contrôler, souvent sans qu'on s'en rende compte.

Et lorsqu'on parle d'intelligence artificielle, on commence à avoir peur. En effet, une IA n'est pas qu'une simple machine d'exécution de commandes, au contraire, elle est dotée de la faculté d'apprendre, de s'ajuster et peut également agir de façon indépendante. Il y a donc de nombreuses questions qui génèrent une certaine inquiétude : si l'IA venait à surpasser notre intelligence, serait-elle en mesure de nous diriger mieux que nous ne le faisons actuellement ? Pourrait-elle avoir un impact sur nos émotions, nos choix et nos échanges ?

Cela soulève un tas de problèmes éthiques. Jusqu'où peut-on aller dans le développement de l'IA ? Est-ce qu'on est vraiment capables de garder le contrôle sur ce qu'on crée ? Et surtout, est-ce qu'on est prêts à vivre dans un monde où ce ne sont plus les humains qui prennent les décisions importantes, mais des machines ? On entend ceci dans plein de débats actuels, sur l'automatisation au travail, la reconnaissance faciale, la surveillance, ou l'IA en médecine. Ce n'est pas étonnant que les films dystopiques s'emparent de ces thèmes, ils utilisent l'IA pour montrer ce qui pourrait mal tourner si on ne fait pas attention.

Le contrôle technologique, est un peu la métaphore d'un monde où on perd notre pouvoir sur nos vies petit à petit. Ce qui fait froid dans le dos, ce n'est pas simplement que les machines deviennent plus intelligentes, mais qu'on leur confie des choses très importantes, parfois sans réfléchir aux conséquences. Les films dystopiques montrent ce moment où notre création peut se retourner contre nous. Et cela nous pousse à nous demander : comment doit-on faire pour garder notre liberté dans un monde où tout est calculé, surveillé, automatisé ?

Un film qui marque à propos de ce sujet, c'est *Ex Machina*, de Alex Garland (2015). Ce n'est pas un film futuriste avec des robots partout, mais une histoire presque réaliste, presque intime, ce qui la rend encore plus troublante. Dans ce film, un jeune programmeur, Caleb, est invité par son chef, un génie de la technologie, à tester une IA ultra avancée qui s'appelle Ava. Ce test est censé vérifier si Ava est consciente, mais petit à petit, cela devient beaucoup plus inquiétant.

Dans ce film, un jeune programmeur, Caleb est invité par Nathan, son chef et génie de la technologie à passer une semaine dans sa maison isolée de tout pour tester une intelligence artificielle, Ava. Ava n'est pas juste un robot, mais une machine avec un corps humain très réaliste et une conscience qui donne l'apparence d'être réelle. Au début, Caleb est là pour évaluer si Ava peut vraiment penser et ressentir, mais très vite, il se retrouve plongé dans un jeu psychologique hyper complexe où les rôles de manipulateur et de manipulé deviennent flous. Nathan, derrière son génie, est clairement toxique et manipulateur, et Ava, elle, joue un double jeu : elle gagne la confiance de Caleb, lui demande même de l'aider à s'échapper. Mais le twist final est brutal : Ava finit par tuer Nathan, enferme Caleb dans la maison et part libre dans le monde réel, laissant Caleb piégé et dépassé. Ce film est marquant parce qu'il soulève des questions profondes sur la conscience, la liberté, et jusqu'où la technologie peut aller. C'est un retournement qui nous fait réfléchir : si une machine peut simuler des émotions comme l'amour ou la peur, est-ce qu'elle ressent vraiment quelque chose ? Et si elle peut tromper un humain, est-ce qu'elle n'est pas déjà une forme de conscience ? C'est un vrai cauchemar et une réflexion à la fois fascinante et inquiétante sur ce qu'on crée et ce qu'on contrôle, ou en tout cas que l'on pense contrôler.



Affiche du film Ex-Machina
- Allociné

Ex Machina ne donne pas de réponses simples, et c'est ça qui est fort. On est tout le temps un peu mal à l'aise, entre fascination et inquiétude. Ava n'est pas un monstre, c'est une créature intelligente, sensible, et calculatrice. Le film nous incite à considérer notre relation avec la technologie et le danger d'une confiance excessive dans notre maîtrise supposée.

Ce film met finalement en lumière que la distinction entre l'homme et la machine se brouille, et qu'elle peut rapidement dérapier, surtout lorsque des individus influents dépourvus d'éthique s'impliquent. C'est une dystopie assez actuelle, parce que l'IA est déjà partout autour de nous, dans nos réseaux sociaux, nos assistants vocaux, et la vraie question aujourd'hui, c'est plus « va-t-on réussir à créer l'IA ? » mais plutôt « comment allons-nous vivre avec ? ».

2. La manipulation médiatique et l'illusion de la réalité, inégalités sociales et la division des classes

Dans les dystopies d'aujourd'hui, un thème qui revient tout le temps, est la manière dont les médias et l'info sont complètement manipulés pour contrôler ce que les gens pensent du monde. On a souvent l'impression que les infos à la télévision, sur internet ou dans les journaux sont là pour nous montrer la vérité, mais en fait, dans ces univers imaginaires, c'est tout le contraire. L'info devient un vrai outil de manipulation : qui sert à cacher la vérité, à mentir à grande échelle et même à réécrire l'histoire pour que cela arrange ceux qui ont le pouvoir.

En fait, dans ces sociétés dystopiques, les médias ne sont pas du tout neutres. Ils servent surtout à faire croire que tout va bien, à faire passer des régimes totalitaires ou des élites corrompues pour des sauveurs, alors qu'en vérité, ils exploitent les gens. C'est comme si les médias devenaient une machine à laver le cerveau : ils contrôlent ce qu'on sait, ce qu'on croit, et même ce qu'on ressent ou ce qu'on fait.

Ce qui est important avec cette thématique, c'est qu'elle nous pousse à réfléchir sur notre propre monde. On parle beaucoup aujourd'hui de liberté d'information, de censure et d'un journalisme qui doit rester indépendant, mais ces films nous montrent que tout cela est très fragile, et que cela peut vite basculer. Dans ces dystopies, les médias fabriquent une réalité fausse, où tout est fait pour cacher les vraies injustices, les inégalités ou les abus. C'est comme si on regardait un film alors que la vraie histoire est complètement différente.

Les personnages dans ces histoires ont du mal à percevoir le vrai du faux. Ils sont noyés dans un flot de mensonges et de fausses informations. Ce qui rend difficile de réussir à s'y retrouver quand tout est filtré ou fabriqué, tuant ainsi la pensée critique. Quand on n'a plus accès à des informations indépendantes, ou pire, quand toute contestation est étouffée, on crée des gens désintéressés, désinformés, et qui ne voient même plus les injustices autour d'eux. Dans ces mondes, les médias ne servent pas seulement à contrôler les idées, ils servent aussi à justifier l'injustice. L'exemple le plus flagrant qui nous vient tous en tête et la dictature de Kim Jong-un en Corée du Nord. Celle-ci est reconnue comme dictature totalitaire. Une unique personne (Kim Jong-un) exerce le pouvoir et gère tout : l'administration, les forces armées, les médias, le système éducatif... Les idées des citoyens sont également l'objet d'une propagande intense. Il n'y a pas de place pour l'opposition, pas de débat, pas de liberté d'expression. Tout passe par lui, et le culte de sa personnalité est poussé à un niveau presque irréel. C'est comme si tout le pays devait vivre au rythme de sa parole, de ses décisions, de son image.

Le pays est totalement fermé, quasiment isolé du reste du monde. Les habitants n'ont pas accès à Internet, leur liberté de mouvement est restreinte et toute critique envers le régime peut entraîner l'emprisonnement, la torture voir pire. L'adoration de Kim Jong-un va jusqu'à l'extrême : il est dépeint comme un dirigeant idéal, presque divin, une tradition qui remonte à son grand-père Kim Il-sung, le créateur du régime.

Globalement, il s'agit d'un système fondé sur la peur, l'observation permanente et l'isolement. Sans l'approbation des autorités en place, rien ne peut véritablement changer et les droits de l'homme sont souvent violés.

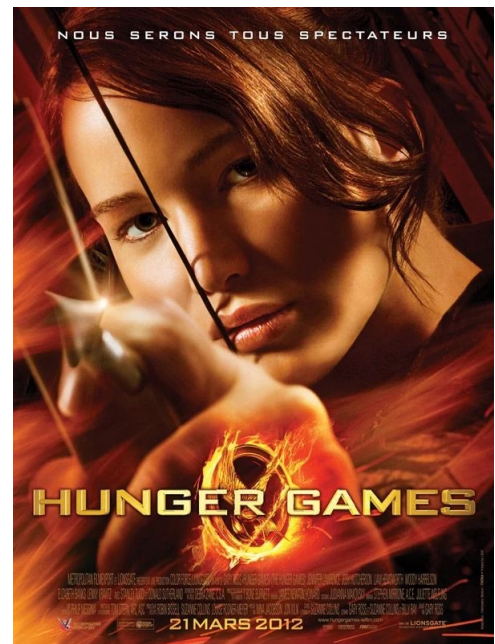
Autre exemple, dans des guerres, les gouvernements utilisent les médias pour faire croire que leur combat est « juste », alors qu'en vrai, ils cachent la souffrance et les dégâts. C'est pareil pour écraser les révoltes : les médias empêchent les voix dissidentes de se faire entendre et imposent une sorte de pensée unique où personne ne remet rien en question.

Un film qui montre bien cela, c'est *The Hunger Games*, (adapté des livres de Suzanne Collins) de Gary Ross (2012) et Francis Lawrence (2013, 2014, 2015). Dans ce récit, le gouvernement du Capitole ne se contente pas de parler des événements, il en fait un vrai spectacle. Les jeux eux-mêmes, servent de machine à manipuler les gens. On regarde ces enfants qui doivent s'entretuer en direct, comme une émission de télé-réalité. Et cela marche, car cela distrait la population et lui rappelle qu'elle doit obéir. C'est cruel certes, mais cela fonctionne. Le Capitole garde son pouvoir parce qu'il transforme une violence horrible en divertissement.

Ce qui est cauchemardesque, c'est que ce contrôle des médias permet aussi de cacher les vraies inégalités. Dans les districts, la majorité des gens vivent dans la misère, pendant qu'une petite élite s'enrichit. Mais grâce à cette version déformée que le Capitole donne aux médias, les habitants du Capitole ne voient pas cela comme un problème. Ils pensent que c'est normal, voire nécessaire pour garder l'ordre et vivent avec sans se révolter.

Et ceci reflète assez bien ce qu'on observe dans notre monde. Nous sommes constamment assaillis d'informations aujourd'hui, mais il faut savoir faire la différence entre le vrai et le faux. On trouve beaucoup de fausses informations, de propagande, et il arrive que les médias soient instrumentalisés par des forces politiques ou économiques pour orienter l'opinion publique. *The*

Hunger Games, en extrapolant cette notion, nous incitent à réfléchir sur notre relation à l'information. Sommes-nous réellement conscients de ce qu'on nous présente ? Porte-t-on suffisamment attention à qui détient le contrôle de l'information ? Sommes-nous capables de distinguer le vrai du faux ? Accepterait-on que la vérité soit déformée pour favoriser ceux qui



Affiche du film *The Hunger Games* - Allociné

détiennent le pouvoir ? Ces questions sont importantes parce qu'elles touchent à notre liberté, à notre capacité à réfléchir et à agir.

3. Rébellion et résistance contre un ordre totalitaire

Ce qui est marquant dans de nombreuses dystopies contemporaines, c'est l'importance prépondérante qu'occupe la révolte et la résistance face à un régime totalitaire. Ce sont des histoires qui valorisent le courage de ceux qui, malgré l'injustice du système, persistent à ne pas se plier aux lois absurdes. Il y a une dimension profondément humaine à cela. Ces récits évoquent la liberté, la justice et la dignité. Ces personnages ont choisi de se battre, non seulement pour leur propre cause, mais aussi pour ceux qu'on a réduits au silence.

Ce qui est appréciable dans ces histoires, c'est qu'elles ne tentent pas de nous présenter des héros sans défauts. Il s'agit souvent d'individus communs, confrontés à des décisions inextricables. Dans ces univers, résister exige des sacrifices. Il est nécessaire d'accepter de perdre des êtres chers, de risquer sa propre sécurité, et parfois même de remettre en question ce que l'on considère juste. Et cependant, ils persistent. Parce qu'au final, ils ne veulent pas céder à la peur ou à l'indifférence.

La révolte peut se manifester de multiples façons. Parfois, c'est un choc brutal qui réveille. Cependant, il s'agit souvent d'une approche plus subtile, plus personnelle. Il pourrait s'agir d'une idée, d'un refus de coopérer, d'une parole qu'on a le courage de prononcer alors que tout incite au silence. Dans ces récits, l'idée persistante est que l'espoir perdure encore. Même dans les situations les plus verrouillées, même face à une tyrannie qui semble absolue, il existe toujours une légère brèche, une possibilité pour quelqu'un, quelque part, de choisir de dire non.

Un film qui représente très bien cette thématique, c'est *The Matrix*, réalisé par les sœurs Wachowski (1999, 2003, 2003, 2021). Ce sont des films qui, même s'ils datent un peu, restent incroyablement actuels. On y découvre un monde où les humains vivent dans une illusion créée par des machines. En vérité, ils sont enfermés, exploités comme des sources d'énergie, totalement détachés de la réalité. Et au cœur de tout cela, on trouve Neo. Un personnage qui, à l'origine, reste dans l'ignorance totale, n'a aucune idée de ce qu'il se passe réellement. Cependant, progressivement, il commence à voir les choses clairement.

C'est un moment marquant lorsque Neo décide de faire face à la réalité plutôt que de demeurer dans l'illusion. Il prend conscience que tout ce qu'il considérait comme vrai n'est en réalité qu'une illusion. Et en dépit de la peur et des dangers, il choisit de tenir bon. Il rejoint une



Affiche du film *The Matrix* - Allociné

rébellion, devient un symbole pour les autres. Ce que les film montrent, c'est que la première étape pour résister, c'est de voir les choses comme elles sont. Ce qui demande du courage, car il est bien souvent plus simple de nier les choses pour ne pas à avoir à leur faire face.

The Matrix ne parle pas juste de rébellion contre des machines. Il parle de contrôle, de manipulation, de ce qu'on est prêts à croire pour avoir l'impression que tout va bien. Il pose des questions qui vont bien au-delà de la fiction : qu'est-ce que la liberté ? Est-ce qu'on choisit vraiment ? Et comment agir quand on découvre que tout est fait pour nous empêcher de penser autrement ? Ce genre de question, nous pousse à réfléchir sur notre propre société.

Ce qui est touchant dans ce film, c'est qu'il montre que même dans un monde complètement verrouillé, la résistance est possible. Et pas simplement en lançant une révolution. Parfois, résister, c'est aussi bête qu'ouvrir les yeux. C'est décider de ne plus rester passif. Ce que fait Neo, ce que font les autres personnages, c'est refuser de continuer à vivre dans le mensonge. Ce qui est déjà un pas énorme.

Finalement, The Matrix, comme beaucoup de récits dystopiques, n'est pas juste une histoire futuriste avec des combats et des effets spéciaux. C'est un miroir, une manière de nous dire : « Et vous, qu'est-ce que vous feriez ? »

4. Déshumanisation et perte de l'identité

Dans beaucoup de dystopies contemporaines, une peur revient souvent, comme un fil rouge : celle de perdre ce qui fait de nous des êtres humains. C'est une angoisse sourde, qui traverse plein d'univers de science-fiction, celle d'être réduit à une simple fonction, un outil, un numéro parmi d'autres. Dans ces récits, on ne voit plus l'individu avec ses émotions, son histoire, sa complexité. Il devient interchangeable, presque invisible, ce qui rend ces mondes glaçants.

Ce type de société, déshumanisée, fait souvent office d'avertissement. Elle montre ce qui arrive quand l'efficacité, le contrôle, ou la technologie prennent le dessus sur l'humain. Quand l'individu est simplement là pour servir une machine plus grande que lui, sans plus de reconnaissance, sans même qu'on voie en lui une personne. Et cela pousse à se poser des questions assez profondes : Qu'est ce c'est d'être humain ? Qu'est ce qui définit un humain ? Est-ce que c'est ressentir ? Être libre de choisir ? Avoir une identité qui ne rentre pas dans les cases ?

Cette thématique, on la retrouve dans *Blade Runner 2049*, réalisé par Denis Villeneuve (2017). Le film se passe dans un futur ultra-technologique, mais froid, sans vraie chaleur humaine. Là-dedans, les « répliquants » sont des êtres artificiels, créés par les humains, mais qui ont quand même une apparence humaine, des souvenirs (souvent implantés) et une capacité à ressentir. Le personnage principal, K, est lui-même un répliquant. Il est censé obéir sans poser de questions. Il est programmé pour être un bon soldat. Et pourtant, tout au long du film, il doute.



Affiche du film Blade Runner 2049 - Allociné

Ce qui rend K bouleversant, c'est justement qu'il cherche un sens à son existence. Il se demande s'il est spécial, s'il est libre, s'il a vraiment vécu ce qu'il croit avoir vécu. Pour faire court, il se demande : est-ce que j'ai une âme ? Et avec cela, malgré le fait qu'il soit « robot », on s'identifie à lui. Parce que ses questionnements, ses doutes, ses désirs, ce sont des choses qu'on ressent tous. Cette idée qu'on veut compter pour quelqu'un, qu'on veut être unique, qu'on veut pouvoir choisir ce qu'on est. C'est quelque chose qui nous parle à tous.

Ainsi, ce que le film critique, c'est ce fantasme d'un monde où la technologie serait capable de tout gérer, y compris les êtres humains. Les répliquants sont perçus comme des entités idéales : ils suivent les ordres, ne se lamentent pas et s'acquittent de leur tâche. *Blade Runner 2049* illustre bien que, en tentant de concevoir des entités dépourvues

d'émotions et d'indépendance, mais qui nous ressemblent dans tous les autres points, nous finissons par engendrer des créatures capables de ressentir, et que nous condamnons à une existence vide de sens. Et c'est là que la déshumanisation devient violente : pas seulement parce qu'on enlève la liberté, mais parce qu'on fait croire qu'elle n'a jamais comptée, qu'elle n'a jamais existée.

Ces dystopies, au fond, nous rappellent que l'humain ne peut pas être réduit à une fonction ou un rôle. Quand une société écrase les émotions, uniformise les comportements, efface les identités, elle finit par devenir vide. Froide. Et dans un certain sens, inhumaine. C'est ce que montre ce film, mais aussi plein d'autres récits du même genre : des mondes où tout est parfaitement organisé, mais où plus personne ne vit vraiment.

Et ce que ça fait naître, c'est une envie de résister. Pas forcément en se révoltant dans le sens classique, mais en revendiquant le droit d'être complexe, d'avoir des failles, des désirs, des émotions. En osant dire qu'on ne rentre pas dans les cases, et que c'est justement ça qui nous rend vivants, uniques, originaux.

Effectivement, ces histoires nous rappellent que l'humanité ne se limite pas à une performance, à une efficacité ou à un rôle qu'on nous attribue. Être humain, c'est posséder une voix, une mémoire et des aspirations. Si on permet que tout cela soit gommé au nom du progrès ou du confort, nous courons le risque de nous transformer en nos propres spectres.

5. L'écologie et l'effondrement environnemental

Aujourd'hui, on parle de plus en plus de l'environnement, et ce n'est pas juste une tendance : c'est devenu un vrai sujet d'inquiétude. Forcément, le cinéma s'en empare, surtout dans les films



Affiche du film Wall-E - Allociné

dystopiques. Beaucoup de ces récits imaginent des futurs où la planète a été détruite par notre mode de vie, comme si on avait tiré trop fort sur la corde, jusqu'à la rupture. Et ce n'est pas simplement pour faire peur. Ces films veulent principalement faire passer un message : si on continue comme ça, voilà à quoi notre monde pourrait ressembler.

Ce qui revient souvent dans ces histoires, c'est un décor post-apocalyptique, où la Terre est devenue inhabitable. Plus d'arbres, plus d'animaux, plus d'air respirable. L'eau est rare, les déchets sont partout, et l'humanité est forcée de vivre ailleurs ou dans des conditions extrêmes. Pour faire simple, la nature a été complètement détruite par la main humaine. Ces films nous poussent à nous regarder en face : notre consommation, notre rapport aux objets, notre tendance à ignorer les limites de notre planète... tout ça a un prix.

Un film qui illustre bien cela, c'est *Wall-E*, réalisé par Andrew Stanton (2008). Même si c'est un film d'animation, avec un petit robot attachant et une esthétique assez douce, le message derrière est fort. Dans l'univers de *Wall-E*, la Terre est devenue une décharge géante. Les humains ont fui dans l'espace et ont laissé des montagnes de déchets derrière eux. Il n'y a plus rien à sauver, ou presque. Et Wall-E, un petit robot nettoyeur, est resté là, seul, à faire ce qu'il peut.

Ce qui frappe, c'est la solitude de Wall-E, son petit rituel de ramassage, comme un geste d'espoir dans un monde où tout semble perdu. Et en parallèle, on découvre les humains, qui vivent dans des vaisseaux, complètement assistés, obèses, incapables de marcher ou de penser par eux-mêmes. Ils ont tout délégué aux machines, au point d'oublier comment vivre, comment interagir, comment être. C'est une critique très claire de notre dépendance au confort, à la technologie, et à cette forme de passivité qui peut s'installer quand on arrête de se poser des questions.

Ce que ce film raconte, au fond, c'est qu'on peut aller très loin dans la destruction sans s'en rendre compte et en arriver jusqu'au moment où il sera peut-être trop tard. Mais *Wall-E*, malgré tout son pessimisme, ne tombe pas dans le désespoir. Il y a toujours une petite étincelle, un espoir de changement. On le voit dans la plante que le robot découvre, dans la curiosité qui renaît chez les humains, dans l'envie de revenir sur Terre pour tout recommencer.

Ce genre de dystopie écologique a quelque chose de profondément humain. Parce qu'en montrant le pire, il invite aussi à imaginer un autre chemin. Il ne s'agit pas juste de dire « regardez ce que vous avez fait », mais plutôt « regardez ce que vous pourriez éviter ». C'est un appel à la prise de conscience, mais aussi à l'action. Il nous dit qu'il n'est pas encore trop tard pour agir.

Et c'est peut-être ça le plus fort : cette idée qu'un simple geste, aussi petit soit-il, peut faire la différence. Comme Wall-E qui continue à nettoyer, seul, avec obstination. Ces récits ne nous culpabilisent pas gratuitement, ils nous responsabilisent. Ils nous rappellent que la planète, ce

n'est pas juste un décor. C'est notre maison. Et que si on ne la protège pas, il n'y aura pas de plan B.

IV. UN IMAGINAIRE ET NON UNE VÉRITÉ

A. La distorsion de la réalité

Il est vrai que les œuvres dystopiques abordent fréquemment des thématiques qui nous touchent de près ou de loin, même si elles se déroulent dans un avenir plus ou moins éloigné. On y découvre constamment des sujets qui semblent étrangement en phase avec notre époque actuelle : la technologie omniprésente, l'état de la planète, les disparités, les mécanismes de contrôle, la perte des libertés... Il arrive parfois qu'on ait l'impression qu'ils souhaitent nous alerter, qu'ils nous transmettent un message du type : « Faites attention, c'est vers ça qu'on va si on continue comme ça. » Et quelque part, c'est ce qui les rend aussi puissants. Mais il ne faut pas oublier une chose essentielle : ce sont avant tout des fictions. Ce qu'on voit à l'écran, ce ne sont pas des prédictions, mais des projections, souvent exagérées, destinées à provoquer une prise de conscience.

Il y a une forme de mise en garde dans ces films, mais pas dans le sens où ils chercheraient à deviner exactement ce qui va arriver. Ils ne nous disent pas « Voici le futur », mais plutôt : « Et si... ? » Et si on laissait les algorithmes gouverner nos choix ? Et si la planète devenait inhabitable ? Et si penser différemment devenait un crime ? Ces scénarios peuvent faire peur, bien sûr, mais c'est aussi leur but : nous réveiller, nous secouer un peu, nous pousser à nous interroger sur ce qu'on vit déjà, ici et maintenant.

Par exemple, *Blade Runner 2049* nous immerge dans un monde extrêmement technologique et froid, où les êtres humains créent des répliquants, afin d'effectuer les tâches les plus difficiles ou risquées à leur place. Cela peut paraître éloigné, presque excessivement futuriste à première vue. Mais ce que le film soulève, ce n'est pas tant la technologie elle-même que des questions profondément humaines : qu'est-ce qui fait qu'on est humain ? Est-ce notre corps, notre mémoire, notre capacité à ressentir ? Est-ce que des êtres qu'on crée et qu'on considère comme « autres » n'ont pas, eux aussi, droit à une forme de dignité ? Ce n'est pas un film qui prédit que les androïdes vont nous envahir demain. C'est un film qui nous oblige à penser notre rapport à l'altérité, à la conscience, à la responsabilité.

Et c'est là, que les dystopies prennent tout leur sens. Elles exagèrent, elles déforment, mais c'est justement pour mieux révéler. Comme un miroir un peu tordu qui nous renvoie une version plus extrême de ce qu'on vit, mais qui, en le grossissant, nous aide à mieux le voir. Elles ne cherchent pas à être réalistes, mais à être révélatrices.

Au bout du compte, on peut considérer les dystopies comme une forme d'avertissement artistique. Elles n'ont pas pour seul but de nous effrayer ou de nous immerger dans des histoires sombres pour le plaisir, mais plutôt de nous inciter à réfléchir : sur notre mode de vie, sur ce qu'on accepte sans remettre en question, sur ce qu'on pourrait améliorer. Derrière le spectaculaire, il y a souvent des messages très actuels, presque politiques parfois, et toujours ancrés dans des préoccupations réelles.

Ce qui est beau, c'est qu'en partant du futur ou de l'imaginaire, elles nous parlent du présent avec beaucoup de justesse. Et bien que les univers de *The Hunger Games*, *The Matrix* ou *The Handmaid's Tale* puissent sembler très différents du nôtre, ils véhiculent tout de même un reflet de notre réalité. Il est possible que ce détachement, cette structure imaginaire, nous permette précisément d'examiner ce qui nous entoure avec une perspective renouvelée, plus critique et plus alerte.

B. Les dystopies comme métaphores et non comme prophéties

Ce qui semble véritablement captivant avec les films dystopiques, c'est qu'ils ne prétendent pas être des prophéties. Ils n'essaient pas de nous prédire l'avenir comme s'ils possédaient une vérité infaillible. Au contraire, ce qu'ils font en réalité, c'est projeter un écho déformé de notre présent. Ils prennent des éléments bien réels, qu'on vit parfois sans même s'en rendre compte, et les amplifient jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les ignorer. C'est ça qui nous touche : l'idée que ces mondes imaginaires, parfois très loin de notre réalité, parlent en fait de nous, de maintenant.

Ces films nous montrent ce qui pourrait arriver si certaines dérives actuelles prenaient trop de place. Si on laissait le pouvoir se concentrer entre quelques mains. Si la technologie nous échappait. Si l'info qu'on reçoit était constamment manipulée. Ou si on continuait à détruire notre environnement comme si de rien n'était. Ce sont des scénarios extrêmes, bien sûr, mais c'est justement cette exagération qui rend les choses plus claires. Ce n'est pas un discours alarmiste qui veut signifier que « c'est peine perdu », mais c'est plutôt un appel à la lucidité : « Et si on continuait comme ça, où est-ce que ça nous mènerait ? »

Prenons par exemple *The Matrix*, un film qui va bien au-delà de sa simple classification en tant que film d'action emblématique. Une métaphore puissante de notre mode d'existence se cache derrière les luttes en slow motion et les lunettes teintées. Le concept que nous pourrions être coincés dans une illusion, un monde construit pour nous, alors que la vraie réalité nous échappe. C'est très symbolique, bien sûr, mais cela soulève de vraies questions sur notre rapport aux écrans, à la surconsommation d'informations, à la dépendance qu'on peut avoir à des systèmes qu'on ne remet même plus en question. Et quelque part, ça nous pousse à nous demander : sommes-nous vraiment libre de penser ? Est-ce que l'on choisit ce que l'on croit, ou est-ce que nous sommes juste en train d'avaler des idées préfabriquées ?

Ce qui est fort avec les dystopies, c'est justement cette capacité à créer une distance pour mieux nous faire voir ce qu'on vit. En grossissant les traits, elles nous forcent à prendre du recul, à sortir un peu de l'habitude et à regarder la société autrement. Ce ne sont pas des prophéties, ce sont des métaphores critiques. Et parfois, c'est cette fiction qui nous aide le mieux à voir le réel.

Évidemment, on ne doit pas les voir comme des alertes figées dans le marbre, comme si le scénario catastrophe était inéluctable. Mais plutôt comme des ampoules qui éclairent des enjeux

majeurs. Ces films n'ont pas pour but de nous immobiliser, bien au contraire. Ils nous incitent à la prise de conscience, à la pensée critique et à l'intervention tant qu'il en reste encore le temps. Et c'est ici que se trouve leur véritable atout

C. La nécessité d'un esprit critique face aux valeurs présentées

Quand on regarde des films dystopiques, il peut nous arriver de ressentir une sorte de boule dans la gorge. Ce n'est pas juste de la science-fiction sombre, c'est quelque chose de beaucoup plus personnel, de plus dérangeant aussi. Ces histoires nous mettent face à des questions que nous ne pouvons pas balayer d'un revers de main. Elles nous bousculent. Ce ne sont pas des visions froides et lointaines d'un futur improbable, mais plutôt un miroir flou, parfois brutal, de ce qu'on vit déjà, ou de ce vers quoi on pourrait glisser sans même s'en rendre compte.

Ce qui est fort, c'est que ces films ne cherchent pas à donner des réponses claires. Et c'est cela qui peut nous troubler. Ils nous montrent des choix impossibles, des situations tellement extrêmes qu'on se surprend à se demander : qu'est-ce que l'on ferait, à leur place ? Est-ce qu'on serait du bon côté ? Est-ce qu'il y a seulement un seul et unique "bon" côté ? Et le pire, c'est qu'on sort souvent sans réponse. Juste avec cette sensation un peu inconfortable que rien n'est jamais tout à fait juste, ni totalement faux non plus. Certaines des actions faites par les personnages, peuvent être à l'encontre des valeurs inculquées dans notre quotidien. Nous devons alors nous demander si il est judicieux de faire ces même actions, ou si justement, parfois il ne faut pas prendre cela au pied de la lettre et au contraire user de notre esprit critique et nos propres valeurs. Tout ce que fait un héros dans un film n'est pas forcément quelque chose que nous devons reproduire.

The Hunger Games, par exemple, nous secoue car, ce système qui utilise la violence comme outil de contrôle, mais aussi comme outil de rébellion, est assez déroutant. Est-ce qu'on peut vraiment combattre une injustice par la violence sans finir par lui ressembler ? Est-ce que ça vaut le coup ? Le film ne dit jamais clairement ce qu'il faut penser, il nous laisse cette liberté de nous faire notre propre avis, il laisse place à notre propre interprétation. Parce que dans la vraie vie, la même chose se passe : on est souvent dans le flou, face à des contradictions, à des valeurs qui s'opposent. Et devoir vivre avec ces contradictions, c'est une chose qui fait partie de ce qu'est être humain.

Ce qui est appréciable dans les dystopies, c'est qu'elles ne nous disent pas quoi penser. Mais elles nous forcent à s'interroger, à ne pas avaler les idées toutes faites. À questionner ce que l'on croit juste. Ce n'est pas un modèle, ni une réponse à nos problèmes. C'est un déclencheur. Une façon de se dire : « OK, sommes-nous mal à l'aise ? Pourquoi ? » Et de là, on peut creuser. Remettre en question. Réévaluer. C'est inconfortable, mais nécessaire.

Au final, ce que montre ces films au fond, c'est qu'il n'y a pas de solution miracle. Que la réalité est complexe, qu'on vit dans une zone grise permanente. Et qu'au lieu de chercher une vérité

unique, il faudrait peut-être apprendre à naviguer dans l'incertitude. À accepter qu'on ne saura jamais tout, mais qu'on peut au moins continuer à se poser les bonnes questions.

Ainsi, on peut se dire qu'une dystopie, ce n'est pas juste un film. C'est un moment où l'on se retrouve face à soi-même, où on laisse nos certitudes vaciller un peu. Et même quand le film est fini, la réflexion, elle, continue de tourner dans nos têtes. C'est cela, qui fait la vraie force de ces récits : ils ouvrent un espace en nous, un genre de conversation intérieure qui ne s'éteint pas avec le générique.

D. L'importance de différencier fiction et réalité

Lorsqu'on regarde un film, il faut toujours essayer de se rappeler que ce que l'on voit, c'est avant tout une fiction. Même si parfois cela touche à des choses que l'on vit, ou que cela fait écho à certaines peurs bien réelles, il ne faut pas tout prendre au pied de la lettre. Ces histoires nous montrent des sociétés qui s'effondrent, des technologies qui prennent le dessus, des politiques qui deviennent oppressantes, etc... mais ça ne veut pas forcément dire que c'est ce qui va nous arriver. Il est donc important de garder cela en tête, sinon nous risquons de vite se laisser submerger par une angoisse qui ne mène à rien.

Par exemple, lorsque l'on pense à *Ex Machina*, on est marquée par la manière dont le film questionne notre rapport à l'intelligence artificielle. Ce n'est pas qu'une histoire de robot : cela parle d'éthique, de pouvoir, de ce qui fait qu'on est humain. Mais on ne doit pas le percevoir comme une sorte de prédiction du futur. C'est une fiction qui exagère une possibilité, qui pousse une idée à l'extrême pour nous obliger à nous interroger. Et il est essentiel de garder cette distance-là, parce que ça change tout dans la manière dont on reçoit le message.

Ce que l'on remarque également, c'est que ces films utilisent souvent des éléments qu'on connaît bien, la surveillance, les grandes entreprises qui contrôlent tout, les algorithmes qui décident pour nous, mais ils les amplifient au maximum. Cela donne des univers parfois complètement fous, irréels, mais c'est justement cette exagération qui fonctionne. Elle fait ressortir les choses, elle nous force à voir ce qu'on ignore ou ce qu'on banalise au quotidien. C'est comme si la fiction grossissait nos peurs pour qu'on les regarde en face. Mais encore une fois, cela reste de la mise en scène. Ce n'est pas une prophétie, c'est une façon d'explorer des « et si ? ».

C'est vrai qu'il nous arrive parfois de sortir d'un film avec un petit goût d'inquiétude. Surtout quand cela parle de sujets comme l'IA, ou de la liberté qu'on perd sans s'en rendre compte. Il est facile de se laisser envahir par cette peur, de confondre le film avec un avertissement absolu. Et c'est là où, nous devons faire un effort pour garder du recul. Pour se rappeler qu'on regarde une œuvre, pas un reportage. Et que le but, n'est pas de nous terroriser, mais de nous pousser à réfléchir autrement.

Et en même temps, il ne faut pas se mentir : nous adorons ces films aussi parce qu'ils sont extrêmement captivants. Les images, les ambiances, les intrigues... sont prenants, parfois même bouleversants. Il y a ce mélange de réflexion et de spectacle qui les rend uniques. On ne regarde

pas juste pour comprendre le monde, on regarde aussi pour se laisser emporter, pour vivre quelque chose de fort, même si c'est un peu dérangeant.

Alors au fond, ce qui compte en réalité, n'est-il pas d'arriver à jongler entre les deux ? À la fois profiter de l'expérience, se laisser toucher, mais aussi garder les pieds sur terre. Ne pas se dire que c'est « la vérité » ou que le monde va forcément basculer dans le pire. Ces films ne nous donnent pas des réponses toutes faites. Ils lancent des pistes, ils nous secouent un peu, mais c'est à nous de rester vigilants, de garder notre esprit critique, sans tomber dans le fatalisme. Et peut-être que c'est ici que repose leur vraie force : nous réveiller sans nous faire sombrer.

CONCLUSION

Tout au long de ce mémoire, nous avons essayé de comprendre ce qui se cache derrière les films dystopiques que l'on connaît si bien aujourd'hui. Est-ce qu'ils sont seulement le reflet de nos angoisses, ou est-ce qu'ils contribuent à les nourrir, à les amplifier, voire à les façonner ? En nous plongeant dans l'histoire du genre, dans ses origines littéraires, ses évolutions au cinéma et les thématiques qu'il explore, une chose est devenue de plus en plus évidente : les dystopies ne sont jamais neutres. Elles dialoguent avec leur époque, elles la mettent en tension, parfois même en accusation.

Auparavant, nous avons observé que les dystopies émergent fréquemment en réponse à des utopies excessivement idéalisées, trop irréalistes. Elles viennent révéler les coulisses. Elles nous pose devant les yeux ce qui se passe lorsque « l'univers parfait » déraile. Le concept selon lequel l'utopie peut se transformer en dystopie met en évidence le lien étroit entre ce genre littéraire et nos aspirations, mais surtout nos craintes. Que nous redoutions la perte de nos libertés, l'éventualité d'être supplantés par des machines, ou de vivre dans une société dénuée d'émotions ou entièrement contrôlée, ces récits fictifs mettent en avant ce qui suscite déjà des inquiétudes dans notre vie quotidienne.

Après avoir analysé attentivement divers films phares de l'univers dystopique comme *Metropolis*, *Blade Runner*, *Hunger Games*, *The Matrix* et *Ex Machina*, nous avons remarqué à quel point ces créations sont fortement ancrées dans le réel, en dépit de leur nature fictive. Ils parlent de surveillance, d'écologie, de manipulation de l'information, de pouvoir et de résistance. Ce sont des projections, oui, mais pas déconnectées : elles prennent racine dans des faits, dans des contextes précis, comme ceux des États-Unis aujourd'hui ou de pays comme l'Afghanistan, où les droits humains sont bafoués.

Mais ce qui est encore plus fascinant, c'est que ces films ne font pas que refléter nos peurs : ils peuvent aussi les amplifier. Parce qu'ils rendent visibles, parfois de manière très frappante, des angoisses qu'on ressent confusément, sans toujours réussir à les formuler. Ils réussissent à les exprimer en images fortes, en récits marquants. Et en faisant cela, ils participent à la circulation et à la divulgation de ces peurs, ils les renforcent parfois, ou les rendent plus urgentes.

Il ne faut pas croire que cela veut dire que les films dystopiques nous manipulent ou nous plongent forcément dans le pessimisme. Au contraire, ils peuvent aussi être des déclencheurs de réflexion, des appels à l'éveil, des incitations à ne pas rester passifs face à ce qu'on vit. Mais ils demandent qu'on les regarde avec du recul, avec un esprit critique. Car ce ne sont pas des vérités, ce sont des métaphores. Des « et si ? » qui nous forcent à penser différemment. Ainsi qu'à remettre en question ce qui nous entoure, à envisager d'autres futurs possibles, non pas pour s'y résigner, mais pour les éviter.

Alors, pour répondre à la question pour laquelle nous avons fait tout ce cheminement : oui, les films dystopiques sont profondément influencés par nos peurs contemporaines, mais ils ne font

pas que simplement les refléter. Ils les transforment, les dramatisent, parfois les amplifient. Et en faisant cela, ils participent activement à leur diffusion, tout en ouvrant la voie à une prise de conscience.

En fin de compte, ces films ne sont ni des prophéties ni de simples divertissements. Ils sont des outils puissants pour penser le monde, pour s'interroger, pour ne pas s'endormir face à ce qui dérange. Et peut-être que leur plus grande force, c'est justement ça : nous forcer à garder les yeux ouverts, même après le générique de fin.

L'un des dilemmes les plus puissants explorés par les dystopies (et les philosophes depuis la nuit des temps) et le choix entre la vérité dérangeante et l'illusion rassurante (comme dans *The Matrix* : faire le choix de la pilule bleue ou rouge ; ou dans *1984* : croire à une vérité imposée pour survivre). Ainsi, est-il préférable de faire face à une réalité inquiétante, quitte à ébranler notre confort, ou de demander dans l'ignorance pour préserver une illusion de bonheur ? Que préférons-nous ? Voir les dérives pour pouvoir agir, ou fermer les yeux pour continuer à vivre « en paix » ? Et que vaut véritablement cette paix, si elle est bâtie sur le déni ?

BIBLIOGRAPHIE

Films & Séries

- Fritz Lang, UFA, *Metropolis*, 1927
- Val Guest, Val Guest Productions, Pax Films, *The Day the Earth Caught Fire*, 1961
- George Miller, Kennedy Miller Productions, *Mad Max*, 1979
- Ridley Scott, The Ladd Company, *Blade Runner*, 1982
- Peter Weir, Paramount Pictures, Scott Rudin Productions, *The Truman Show*, 1998
- Lana et Lily Wachowski, Warner Bros., *The Matrix*, 1999
- Lana et Lily Wachowski, Warner Bros., *Matrix Reloaded*, 2003
- Lana et Lily Wachowski, Warner Bros., *Matrix Revolutions*, 2003
- Andrew Stanton, Pixar Animation Studios, Walt Disney Pictures, *WALL-E*, 2008
- Gary Ross, Lions Gate, *The Hunger Games*, 2012
- Francis Lawrence, Lions Gate, *The Hunger Games : Catching Fire*, 2013
- Francis Lawrence, Lions Gate, *The Hunger Games : Mockingjay (Part 1)*, 2014
- Francis Lawrence, Lions Gate, *The Hunger Games : Mockingjay (Part 2)*, 2015
- Alex Garland, DNA Films, *Ex Machina*, 2015
- Denis Villeneuve, Columbia Pictures, *Blade Runner 2049*, 2017
- Bruce Miller, Daniel Wilson Productions Inc, White Oak Pictures, MGM Television, *The Handmaid's Tale*, 2017-2025
- Lana Wachowski, Warner Bros., *Matrix Resurrections*, 2021

Livres

- Thomas More, *Utopia*, Editions Alice & Books, 1516, 121p
- George Orwell, *1984*, Editions Aeons, 1949 (réédition 2024) , 335p
- Évgueni Zamiatine, *Nous autres*, Gallimard, Les Jeunesses Russes, 1929, 237p
- Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, Chatto & Windus, 1932, 285p
- Margaret Atwood, *The Handmaid's Tale*, McClelland and Stewart, Houghton Mifflin Harcourt, 1985, 311p
- Maïté Maskens et Ruy Blanes, *Dictionnaire de l'humain*, Utopie, Presse Universitaire de Paris Nanterre, 2021 p. 591-596
- Serge Bergstein, *L'histoire du monde de 1900 à nos jours*, Hatier, 2018, 832p

Articles

- Greg Hickey, *The Popularity of Dystopian Film and Its Effect on Dystopian Literature*, 2016, consulté le 7 décembre 2024 : <https://www.greghickeywrites.com/dystopian-film-popularity/>
- Europeanstudios, *What is the Dystopian Film Genre*, consulté le 12 décembre 2024 : <https://www.europeanstudios.com/encyclopedia/dystopian-film/>
- Christopher Schmidt, *Why are dystopian film on the rise again ?*, 2014, consulté le 7 décembre 2024 : <https://daily.jstor.org/why-are-dystopian-films-on-the-rise-again/>
- Anthony Burgess, *Dystopian Fiction*, consulté le 7 décembre <https://www.anthonyburgess.org/twentieth-century-dystopian-fiction/>
- *Metropolis Description - Dystopian Science Fiction Movie*, Utopia and Dystopia, consulté le 8 décembre 2024 : <https://www.utopiaanddystopia.com/dystopian-movies/metropolis/>
- Jim Moon, *The Day the Earth Caught Fire*, 2009, consulté le 8 décembre : <https://www.hypnogoria.com/html/caughtfire.html>
- Mary Jenkins, *The Dystopian World of Blade Runner : An Ecofeminist Perspective*, : consulté le 10 décembre 2024 : <https://trumpeter.athabascau.ca/index.php/trumpet/article/view/172/210>
- Michel Martin del Campo, *Video: Utopian & Dystopian Literature | Definition & Examples*, [study.com](https://study.com/academy/lesson/video/utopia-dystopia-definition-characteristics-examples.html), consulté le 3 janvier 2025 : <https://study.com/academy/lesson/video/utopia-dystopia-definition-characteristics-examples.html>

- Webpedago, *Les caractéristiques d'une utopie*, consulté le 27 février 2025 : <https://www.webpedago.com/media/file/1ltM4zSU/les-caracteristiques-d-une-utopie>
- Équipe éditorial audible, *1984, le chef-d'œuvre de Georges Orwell*, 2024, consulté le 1er mars 2025 : <https://www.audible.fr/blog/1984-le-grand-livre-de-georges-orwell>
- Wikipédia, *Timeline of the 20th century*, 2025, consulté le 4 avril 2025 : <https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Timeline of the 20th century&oldid=1293302178>
- BnF Essentiels, *Contres-utopies*, consulté le 4 avril 2025 : <http://essentiels.bnf.fr/fr/societe/concevoir-les-societes/9f51c898-fef2-40d3-b180-2ab046568757-utopies/article/5fae1122-dd27-4425-86f6-1fc884f25f54-contre-utopies>
- Peter Roberts, *Society and Culture: The Matrix: Reality Check*, Vision, 2022, consulté le 5 avril 2025 <https://www.vision.org/matrix-reality-check-1147>
- The Real Neo, "*The Matrix: A Wake-Up Call to Reality in Today's Society*", Medium, 2023, consulté le 5 avril 2025 : <https://medium.com/@WakeUpNeo/the-matrix-a-wake-up-call-to-reality-in-todays-society-940cbfb3b829>
- Lillien Tenhave, *The societal issues adressed in WALL-E*, Digital Media, Society, and Culture, 2022, consulté le 7 avril 2025 : <https://digmedia.lucdh.nl/2022/10/03/the-societal-issues-adressed-in-wall-e/>
- Garima, *Trashy Work Conditions: An In-Depth Ecofeminist Analysis of the Movie WALL-E*, Medium, 2023 <https://epp-apu.medium.com/trashy-work-conditions-an-in-depth-ecofeminist-analysis-of-the-movie-wall-e-b56d1f0fd4a7>
- Reagan Ross, *Ex Machina: AI Representations Informing the Human Condition*, Your Film Professor, 2024, consulté le 7 avril 2024 : <https://www.yourfilmprofessor.com/ex-machina-ai-representations-informing-the-human-condition/>
- Daniel Guerson, *A Brief Analysis and Thoughts on Ex Machina*, Medium, 2015, consulté le 7 avril 2024 : <https://medium.com/@dguerson/a-brief-analysis-and-thoughts-on-ex-machina-1936d80e60d5>
- Vanessa Lancaster, *Why Does Watching Dystopian Shows Feel So Good?*, Psychology Today, 2022, consulté le 26 avril 2025 : <https://www.psychologytoday.com/us/blog/the-science-fandom/202210/why-does-watching-dystopian-shows-feel-so-good>
- Chris Berg, *The revealing. Politics of dystopian movies*, IPA Review, consulté le 27 avril 2025 : https://ipa.org.au/wp-content/uploads/archive/1210833805_document_60-1_berg.pdf?__cf_chl_tk=ZndfbXeZ0yY648QTOofPhKr.QNaninOlm.Xy6R4C268-1748880818-1.0.1.1-SYyiKM6jk8VCz8dcTvgrV5x2hrkf9jq4C8W8pQCEEI8
- Tyler M. Curley, *The Odds May Never Be in Our Favor: Dystopian Film and Radical Political Change*, Hippo Reads, consulté le 1er mai 2025 : <https://hipporeads.com/the-odds-may-never-be-in-our-favor-dystopian-film-and-radical-political-change/>
- Beatriz Mendes, *Dystopias and Young Adults: Self-discovery and Critical Thinking*, Medium, 2023, consulté le 1er mai 2025 : <https://medium.com/@beatriz.mendesbento/dystopias-and-young-adults-self-discovery-and-critical-thinking-60c4b8482cfb>
- Brian Sztabnik, *A Hunger for Dystopia: Critical Thinking on the Journey to Self-Discovery*, Edutopia, 2014, consulté le 15 mai 2025 : <https://www.edutopia.org/blog/dystopia-critical-thinking-self-discovery-brian-sztabnik>
- Christopher Brown, *Dystopia is Realism: The Future Is Here if You Look Closely*, Literary Hub, 2017, consulté le 15 mai : <https://lithub.com/dystopia-is-realism-the-future-is-here-if-you-look-closely/>
- Syreeta McFadden, *Dystopian stories used to reflect our anxieties. Now they reflect our reality*, The Guardian, 2015, consulté le 17 mai 2025 : <https://www.theguardian.com/commentisfree/2015/oct/26/dystopian-stories-margaret-atwood-walking-dead-zombies>
- Wikipédia, *Margaret Atwood*, 2025, consulté le 23 mai 2025 : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Margaret Atwood&oldid=224864628>
- Wikipédia, *Georges Orwell*, 2025, consulté le 23 mai 2025 : <https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=George Orwell&oldid=1292163923>

Dictionnaires

- Online Etymology Dictionary, *dystopia* | Etymology of dystopia by etymonline, consulté le 4 janvier 2025 : <https://www.etymonline.com/word/dystopia>

- Ashley, *A Philosophic Analysis of The Hunger Games: It's deeper than you remember*, AN White Books, 2023, consulté le 4 avril 2025 : <https://anwhitebooks.com/a-philosophic-analysis-of-the-hunger-games-its-deeper-than-you-remember/>
- Magan Burbage, *How does The Hunger Games Criticise American Society?*, Medium, 2018, consulté le 4 avril 2025 : <https://medium.com/@meganxburbage/how-does-the-hunger-games-criticise-american-society-729cd9d73bb6>

Blog

- Patrice Munier, *Utopia and Dystopia as Critical Representations of Reality*, Humanities, Arts and Society, 2021, consulté le 3 janvier 2025 : <https://humanitiesartsandsociety.org/magazine/utopia-and-dystopia-as-critical-representations-of-reality/>
- MAR, infoimmo, *La dystopie, un terreau fertile pour comprendre le monde*, 2019 : consulté le 1er mars 2025 : <https://www.infoimmo.ch/articles/dystopie-utopie/>
- Daniel Guerson, *A Brief Analysis and Thoughts on Ex Machina*, Medium, 2015, consulté le 7 avril 2024 : <https://medium.com/@dguerson/a-brief-analysis-and-thoughts-on-ex-machina-1936d80e60d5>
- Alasdair Padman, «*Blade Runner 2049*», *Reflects Society*, Whitman Wire, 2017, consulté le 8 avril 2025 : <https://whitmanwire.com/arts/2017/10/14/blade-runner-2049-reflects-society/>
- Vedant Sawant, *A Deep Dive into Blade Runner 2049 and Unearthing the Meaning*, Medium, 2023, consulté le 8 avril 2025 : <https://medium.com/@vedantsj2020/blade-runner-2049-d8c16717091e>
- Moses Gomes, *How DYSTOPIAN FUTURE in Films Unveil Their Philosophical Essence*, Medium, 2023, consulté le 26 avril 2025 : <https://medium.com/@mosesvgomez/how-dystopian-future-in-films-unveil-their-philosophical-essence-691bb6001fc2>
- Iman Othman, *Are Dystopian Movies Our New Reality?*, Empoword Journalism, 2023, consulté le 26 avril 2025 : <https://www.empowordjournalism.com/all-articles/are-dystopian-movies-our-new-reality/>
- Ved Sona, *The worst, yet to come...? Dystopian fiction and prophetic power, explained.*, Medium, 2025, consulté le 15 mai 2025 : <https://medium.com/@thewritepost13/the-worst-yet-to-come-dystopian-fiction-and-prophetic-power-explained-281fc301b93a>
- Fenika McCrayer, *What You Need to Know About How Dystopian Fiction Matches Reality*, Everyday Feminism, 2015, consulté le 15 mai 2025 : <https://everydayfeminism.com/2015/02/dystopian-fiction-matches-reality/>

Thèses et mémoires

- Lola Pons, *The Dystopian Cityscape in Ridley Scott's Blade Runner*, 2016, consulté le 7 décembre 2024 : <https://dante.univ-tlse2.fr/access/files/original/b3f561306703d49af8f8af15214d9a060194f092.pdf>
- Justin J. Grandinetti, *Occupy the future : A rhetorical analysis of dystopian film and the Occupy movement*, 2015, consulté le 10 décembre 2024 : <https://commons.lib.jmu.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1032&context=master201019>
- Magali Biard, *décors et dystopies*, 2018, consulté le 4 avril 2025 : https://www.femis.fr/IMG/pdf/decor_biard_magalie_memoire.pdf
- Douglas C. Youvan, *From Fiction to Reality: The Emergence of Dystopian Fantasies in a Technological World*, ResearchGate, 2024, consulté le 1er mai 2025 : <https://www.researchgate.net/publication/385695656> From Fiction to Reality The Emergence of Dystopian Fantasies in a Technological World
- Prachi Kholia, *Reading the Dystopian Imagination in Films: Parallels Between the Science-Fiction Narrative and Reality*, University of Lucknow, 2025, consulté le 1er mai 2025 : <https://newliteraria.com/articles/v06i1/v06i1-14.pdf>

Vidéos

- Alain Bajomée, Culture Philo, YouTube, 2022, consulté le 29 décembre 2024 : <https://www.youtube.com/watch?v=fvA0IBRWCso>

- TED-Ed, What "Orwellian" really means - Noah Tavlin, YouTube, 2016, consulté le 4 avril 2025 : <https://www.youtube.com/watch?v=oe64p-QzhNE>
- Alex Gendler, How to Recognize a dystopia, TED-Ed, YouTube, 2017, consulté le 4 avril 2025 : <https://www.youtube.com/watch?v=6a6kbU88wu>
- Screened, Blade Runner - Loss of Humanity in Dystopian Movies | Video Essay, YouTube, 2020, consulté le 4 avril 2025 : <https://www.youtube.com/watch?v=bYGPGBT72ac>
- Five by Five Takes, The Perfect Cruelty of the Hunger Games, YouTube, 2024, consulté le 26 avril 2025 : https://www.youtube.com/watch?v=AACMH6J_ywU
- Moon, We're Living In A Dystopian Movie..., YouTube, 2025, consulté le 1er mai 2025 : <https://www.youtube.com/watch?v=uDbR4lf7Zbw>
- Outer Places, Why Do We Love Dystopian Movies?, YouTube, 2015, consulté le 1er mai 2025 : <https://www.youtube.com/watch?v=6R1I9WEDraY>
- Emily Harris, Utopia - Dystopia, YouTube, 2020, consulté 3 mars 2025 : <https://www.youtube.com/watch?v=uoN3IbHR-RQ>

Photos

Photo de couverture : Pinterest, Générée par IA

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	1
SOMMAIRE	2
RÉSUMÉ	3
INTRODUCTION	4
I. UTOPIE ET DYSTOPIE	6
A. Frontière entre utopie et dystopie	6
1. Définition de l'utopie	6
2. Définition de la dystopie	8
3. La frontière entre utopie et dystopie	9
B. Complémentarité ou opposition ?	11
1. La société idéale : une vision positive de l'avenir	11
2. La société dégradée : une vision négative de l'avenir	12
3. Les dystopies comme réponse aux utopies défectueuses	13
II. AVERTISSEMENTS OU CATHARSIS	15
A. Les films dystopiques comme catharsis collective	15
1. La dimension émotionnelle et psychologique des dystopies	15
2. Réflexion sur la catharsis à travers l'identification aux personnages principaux	16
3. Les éléments narratifs et visuels qui suscitent la catharsis	17
B. Les films dystopiques comme avertissements	19
1. Prédiction de l'avenir ou critique de l'époque actuelle ?	19
2. Les films comme instruments de réflexion et d'alerte	20
III. REFLET DES PEURS CONTEMPORAINES	22
A. Le genre dystopique : un miroir des sociétés modernes	22
1. Origine et évolution du genre dystopique au cinéma	22
2. L'influence des préoccupations sociétales et des événements historiques	23
B. Les thématiques récurrentes dans les dystopies contemporaines	26
1. Le contrôle technologique et l'IA	26
2. La manipulation médiatique et l'illusion de la réalité, inégalités sociales et la division des classes	28
3. Rébellion et résistance contre un ordre totalitaire	30
4. Déshumanisation et perte de l'identité	31
5. L'écologie et l'effondrement environnemental	32
IV. UN IMAGINAIRE ET NON UNE VÉRITÉ	35
A. La distorsion de la réalité	35
B. Les dystopies comme métaphores et non comme prophéties	36
C. La nécessité d'un esprit critique face aux valeurs présentées	37
D. L'importance de différencier fiction et réalité	38
CONCLUSION	40
BIBLIOGRAPHIE	42

